

le phare

journal n° 27 centre culturel suisse • paris



SEPTEMBRE - DÉCEMBRE 2017

EXPOSITIONS • PAULINE JULIER • BARBEZAT-VILLETARD • MATHIS GASSER • CHRISTIAN LUTZ
MUSIQUE • KIKU & BLIXA BARGELD & BLACK CRACKER • SYLVIE COURVOISIER & MARK FELDMAN • ZAYK • HYPERCULTE
• CYRIL CYRIL • GIALLO OSCURO / THÉÂTRE • OLD MASTERS • ALEXANDRE DOUBLET • JOËL MAILLARD
DANSE • YASMINE HUGONNET • CINDY VAN ACKER / LITTÉRATURE • ÉCRITS D'ART BRUT • MAYLIS DE KERANGAL ET
MATTHIAS ZSCHOKKE • BERN IST ÜBERALL / ARCHITECTURE • DEGELO / GRAPHISME • BALDINGER • VU-HUU • SCHAFFTER SAHLI
NUIT BLANCHE • HANNA WEINBERGER / PORTRAIT • ROGER ZIEGLER / EXTRAMUROS • PERFORMANCEPROCESS À BÂLE



**Ai Weiwei.
D'ailleurs
c'est toujours
les autres**

**Musée cantonal
des Beaux-Arts
Lausanne**

**22.9.2017 – 28.1.2018
Entrée libre**

Ai Weiwei, *With Wind*, 2014, bambou et soie © Studio Ai Weiwei

Sommaire

4 / • EXPOSITIONS

Une plongée dans les méandres de l'histoire de la nature

Pauline Julier

8 / **Modulations spatiales** Barbezat-Villetard

9 / **Spéculation institutionnelle**

Mathis Gasser

10 / • GRAPHISME

Contextuel, transversal et global

Baldinger·Vu-Huu

11 / • MUSIQUE

Voix de maîtres

KiKu & Blixa Bargeld & Black Cracker

Un piano sans limites ni frontières

Sylvie Courvoisier & Mark Feldman

12 / • ARCHITECTURE

Un bureau qui questionne l'impossible

Degelo Architekten

14 / • THÉÂTRE

La vie en orbite Joël Maillard

15 / • GRAPHISME

Fidélité graphique Schaffter Sahli

16 / • DANSE

Figure, posture et voix sans parole

Yasmine Hugonet

18 / • THÉÂTRE

Drôle comme la vanité démasquée

Old Masters

20 / • EXPOSITION • DANSE

Étreindre ce qui fait la vie

Christian Lutz – Cindy Van Acker

22 / • ÉVÉNEMENTS

Marathon dansé Foofwa d'Immobilité

Questions d'images Unfamiliar Familiarities

Beauté brute Écrits d'art brut

Pixels Story Augmented Photography

23 / • INSERT

PerformanceProcess à Bâle

27 / • LITTÉRATURE

L'épique et l'intime

Matthias Zschokke et Maylis de Kerangal

28 / • THÉÂTRE

Les mots pour dire la mort sans sombrer

Alexandre Doublet

30 / • MUSIQUE

Passeurs de frontières Bongo Joe Records

32 / • LITTÉRATURE

Histoires de langues Bern ist überall

33 / • ÉVÉNEMENTS

Swiss Made Books

Les plus beaux livres suisses 2016

Saisir l'insaisissable Hannah Weinberger

Nuit blanche

34 / • PORTRAIT

Réflexions musicales Roger Ziegler

39 / • LONGUE VUE

L'actualité culturelle suisse en France

Expositions / Scènes

41 / • MADE IN CH

L'actualité éditoriale suisse

Arts / Littérature / Cinéma / Musique

47 / • INFOS PRATIQUES

Couverture: Pauline Julier, *Pompéi Végétale*, 2012.
© Jun Wang



Le Plus Vieux Paysage du Monde, extrait vidéo, 2017. © Pauline Julier

L'automne des explorateurs

Il y a 300 millions d'années, une forêt luxuriante s'étendait au nord de la Chine.

Ce « plus vieux paysage du monde » a ensuite été figé dans la roche par une éruption volcanique. Les teintes grises minérales ont ainsi remplacé les éclats verdoyants. Cette Pompéi végétale a surgi récemment de l'oubli grâce à des fouilles scientifiques menées dans une mine de charbon. C'est le point de départ du projet *Naturalis Historia* développé par l'artiste Pauline Julier, qui convoque des recherches archéologiques, ethnologiques ou climatologiques pour explorer les rapports complexes entre l'homme et la nature.

Joël Maillard, explorateur de l'âme humaine, s'intéresse à un sujet très voisin, la Terre, où l'homme vit depuis environ 200 000 ans. Dans sa pièce futuriste *Quitter la Terre*, le metteur en scène imagine, non sans humour, une humanité qui a préféré disparaître de la surface de la planète bleue en vue de recréer un simulacre de vie dans une station orbitale où les bibliothèques sont vierges et les survivants copulent en public.

Un autre adepte des plateaux de théâtre, Alexandre Doublet, étudie quant à lui des auteurs comme Michel Foucault, Marguerite Duras ou Annie Ernaux. Les textes qu'il a choisis se focalisent sur la douleur humaine et la mort, mais grâce à la sensible interprétation des acteurs, qui évoluent sur une scène recouverte d'une matière sombre rappelant la poussière de lave, la pièce vise à *Dire la vie*.

Le CCS jongle entre la scène et les salles d'exposition. Mathis Gasser porte un regard aiguillé sur des domaines comme l'art, l'architecture, le politique, cherchant à mêler une approche documentaire avec des références à des œuvres de fiction. Dans son exposition *Le Musée et la Planète*, il aborde la représentation des lieux de pouvoir par le prisme de la science-fiction, à moins que ce ne soit l'inverse.

Dans un autre registre d'images, le photographe engagé Christian Lutz examine les mécanismes du pouvoir politique, économique et religieux, en se basant sur une observation incisive de groupes humains. Au cours de plusieurs séjours à Las Vegas, ville des excès et des artifices, il a composé *Insert Coins*, une série de photographies qui capte des personnes rejetées dans la rue par cette ville-fabrique d'illusions. Les postures de ces individus ont inspiré à la chorégraphe Cindy Van Acker un solo qui propose une nouvelle énergie à ces scènes de rue hantées par l'indifférence.

Ce programme propose aussi plusieurs types d'explorations de la voix. Au sein du projet musical défricheur KiKu, le cri dada charbonneux de Blixa Bargeld côtoie le flow du poète rappeur Black Cracker pour revisiter l'œuvre de l'écrivain allemand Jean Paul. La voix est cachée dans la pièce *Se sentir vivant* de la chorégraphe Yasmine Hugonet, qui poursuit ses expérimentations de la ventriloquie en écho à ses gestes dansés. Voix toujours, celles du collectif Bern ist überall, qui s'amuse avec un plaisir manifeste à faire vivre sur scène toutes les langues imaginables ou imaginées.

Enfin, nous poursuivons nos recherches sur l'art performatif en proposant une suite au projet *PerformanceProcess* que nous avions présenté en 2015. Cet automne-hiver 2017–2018, c'est à Bâle que ça se passe, où trois institutions – Musée Tinguely, Kaserne Basel et Kunsthalle Basel – collaborent, en partenariat avec le CCS, pour explorer la performance suisse dans ses multiples formes. — Jean-Paul Felley et Olivier Kaeser

Une plongée dans les méandres de l'histoire de la nature

De l'apparition des traces enfouies de la plus vieille forêt du monde aux éruptions volcaniques aussi dévastatrices que fascinantes, Pauline Julier propose ses « histoires naturelles », qui entremêlent découvertes archéologiques, recherches scientifiques, essais théoriques et légendes sublimes. — Entretien avec Pauline Julier par Jean-Paul Felley et Olivier Kaeser

• EXPOSITION

09.09 - 17.12.17

Pauline Julier

Naturalis Historia

L'exposition a été coproduite avec le centre artistique pluridisciplinaire La Ferme-Asile à Sion.

• CCS / *Naturalis Historia*, ton projet sur l'histoire de la nature, étudie les rapports entre homme et nature, de la forêt la plus vieille du monde à nos jours. Comment cette histoire s'intègre-t-elle à ton parcours artistique et comment l'as-tu initiée ?

• Pauline Julier / Le projet a commencé il y a quelques années, lorsque j'ai découvert l'image de la plus ancienne forêt du monde dans un magazine scientifique. C'est la représentation visuelle d'une forêt fossilisée âgée de 300 millions d'années, qui a surgi de l'oubli en 2010 grâce aux fouilles d'un groupe de scientifiques sino-américains, menées par le professeur Wang dans une mine de charbon au nord de la Chine. C'est l'image d'une étrange forêt tropicale composée d'arbres, de fougères et de vignes depuis longtemps disparus, qu'une éruption volcanique a ensevelie sous la cendre et la lave. À partir des fragments de feuilles, de branches, conservés dans une couche de tuff volcanique compacte extrêmement dure, les scientifiques ont réussi à reconstituer la forêt *telle quelle* sur un kilomètre carré. Ils l'ont surnommée la « Pompéi végétale ».

Cette image m'a complètement fascinée, une image d'avant l'homme, d'avant l'animal même... Cette soudaine apparition d'un temps si lointain, si inconnu, me donnait le vertige. Je voyais les fossiles de cette forêt comme des témoins muets, des fragments étrangement précis à la fois dans l'espace et dans le temps, d'un monde depuis longtemps disparu et dont nous étions absents. La forêt avait été tirée d'un long sommeil et voilà que sa présence, pétrifiée puis soudain vive, pouvait s'inscrire dans notre mémoire sans que nous ne l'ayons jamais connue.

À l'époque, j'écrivais un autre projet à propos de la disparition des îles Tuvalu (qui est devenu le film *La Disparition des Aïtus*). J'ai cru voir, entre la disparition d'une île et l'apparition d'une forêt fossilisée, un cycle naturel certes, mais surtout des correspondances poétiques. Cette forêt fossilisée était aussi pour moi le plus vieux paysage du monde, le premier paysage qu'une éruption volcanique avait figé dans la roche pour toujours. J'ai eu envie d'aller suivre la reconstitution de ce paysage, depuis les fossiles jusqu'à l'image de la forêt.

Quand nous sommes arrivés sur le site en 2015, le tournage s'est avéré compliqué. Au-delà des incompréhensions culturelles et linguistiques, la mine de charbon est illégale et nous n'avons eu droit qu'à deux jours de tournage avant d'être arrêtés par la police locale qui, sans doute, nous soupçonnait d'espionnage industriel. Bloquée dans un hôtel paumé d'une ville perdue à la frontière du désert de Gobi, la recherche du professeur Wang – fondée sur l'idée de représenter *fidèlement* la nature – a appelé en moi d'autres histoires, d'autres situations où l'être humain se retrouve face à la nature



La Grotte, extrait vidéo, 2017. © Pauline Julier



Dialogue de la Nature avec un Islandais, extrait vidéo, 2017. © Pauline Julier

Repères biographiques

Pauline Julier (1981, vit à Genève) est artiste et cinéaste, formée à l'École supérieure de la photographie d'Arles et à Sciences Po, Paris. Ses films ont notamment été présentés aux Rencontres internationales Paris/Berlin/Madrid et au festival Hors Pistes, Centre Pompidou, Paris, au festival Loop à Barcelone, au festival Visions du réel à Nyon, au Tokyo Wonder Site, à la Gaité Lyrique à Paris, aux Internationales Kurzfilmtage à Oberhausen ou encore à la Biennale d'Istanbul.

Parmi ses expositions, on peut relever celles à la Ferme-Asile, Sion (2017); *Reset Modernity*, ZKM, Karlsruhe (2016); Biennale de l'image en mouvement, Centre d'art contemporain, Genève, puis Museum of Old and New Art, Hobart, puis Arthub, Shanghai (2014-2015); *Les amitiés végétales*, Salines Royales d'Arc et Senans (2012).

et est mis à mal dans ses convictions. J'ai rêvé de Jules Verne, je pensais à Marie Shelley et à son Frankenstein, il y avait ce dialogue de Giacomo Leopardi depuis un moment dans ma tête, ou encore le Vésuve et Pompéi avec le San Gennaro napolitain et son miracle ; en fait, beaucoup de ramifications subjectives à partir de cette première image de forêt. Je me suis alors plongée dans les textes de Philippe Descola à propos de la nature et de la manière dont l'Occident moderne se la représente : la chose du monde la moins bien partagée. Je ne m'étais jamais figurée la question comme ça... je découvrais alors à mon tour d'autres points de vue, d'autres relations à la nature. Par exemple en chinois, comme nous l'explique l'auteur François Jullien, le mot paysage n'existe pas ; il faut dire – par idéogramme – « montagne-eau » ou « vent-lumière ».

À mon retour, j'ai découvert l'histoire de ce savant, Pline l'Ancien, à l'origine de la première encyclopédie qui mourut en s'étant rapproché du Vésuve en éruption qu'il voulait décrire de trop près. Le titre de son monumental ouvrage en 37 volumes qui compilait tout le savoir de son époque, *Naturalis Historia*, s'est alors imposé. J'ajoutais un sous-titre au pluriel pour engager comme un inventaire, *Des Histoires naturelles et des possibilités d'en rendre compte*, entre le texte et l'image. J'ai cherché ensuite comment retranscrire plastiquement ces histoires. Je voulais les rejouer ensemble, dans l'espace, les déployer en accentuant leurs échos. En les partageant, il est peut-être possible de les explorer davantage et de voir ce que les liens entre elles permettent d'activer.

• CCS / Tu as élaboré ce vaste projet en cinq chapitres. Avais-tu un plan de départ ou as-tu construit le projet de fil en aiguille ?

• PJ / Je voulais évoquer la façon dont on enferme la nature dans des boîtes, des codes, des paysages, des livres, des mots, des dictionnaires, des chapitres, des catalogues, etc. pour mieux la saisir, alors, il fallait renforcer une idée de classement. Les chapitres sont venus très

vite pour organiser la matière accumulée. Ils disent les séries, les accumulations, les recherches successives de compréhension.

• CCS / Comment l'existence de cette plus vieille forêt du monde a-t-elle orienté tes recherches ?

• PJ / Le professeur Wang avait voulu créer l'événement autour de sa découverte. C'est d'ailleurs pour cela qu'il avait demandé à l'illustrateur de son laboratoire de faire une représentation picturale de la forêt. Cette image n'a aucune valeur scientifique, elle est destinée au grand public... comme bien des images « scientifiques » en réalité. Si l'image est puissante, c'est dans sa portée poétique, saisissante. Peu importe bien sûr si la forêt ressemblait « exactement » à ça, je m'intéresse à ce réflexe de représentation et au mouvement de croyance qui en découle. C'est un peu comme pour le miracle de la liquéfaction du sang de San Gennaro, savoir si c'est un *vrai* miracle ne m'intéresse pas. Ce qui m'interpelle, c'est la croyance. En une image fidèle, en un miracle. Qui nous protège, qui nous enseigne, qui nous témoigne.

Nous sommes donc bien face à un palimpseste de paysages et de tentatives de représentations. En passant par ces réflexions, mes histoires naturelles sont en fait loin de tout académisme ; elles redéploient du sensible, le tremblement de nos êtres face à cette puissance, cette étrange splendeur du monde vivant qui nous entoure et que nous cherchons à saisir. Or nous sommes partie prenante, nous sommes cette puissance, nous sommes la nature. Et si nous avions besoin d'une preuve, voici qu'arrive le terme *anthropocène* – dont tout le monde s'empare car il révèle un besoin de nommer, je crois – qui désigne cette nouvelle période géologique dans laquelle nous sommes : nos traces sont inscrites dans les couches de la roche même.

Donc ce sont les traces de cette forêt inscrites elles aussi dans la roche, dans une couche bien plus ancienne, qui ont tout déterminé. Au début je pensais réaliser un portrait de la forêt et puis petit à petit, d'autres choses se sont ajoutées et ma forêt ne suffisait plus.

• CCS / Bruno Latour est un personnage important du projet. Tu l'as filmé au Musée de la Chasse et de la Nature. Quel est son statut dans *Naturalis Historia* ?

• PJ / J'ai rencontré Bruno Latour durant le programme SPEAP que je suivais à Sciences Po Paris l'an dernier. Je revenais de Chine et il venait de publier son ouvrage *Face à Gaïa. Huit Conférences sur le nouveau régime climatique*. Une fois que j'ai rencontré sa pensée à propos de la nature et de l'anthropocène, je n'ai plus pu m'en passer. Pour ce projet, il prend en charge l'actualité d'une réflexion autour de la notion de nature.

• CCS / Tu as aussi souhaité rencontrer le comédien Jean-Quentin Châtelain. Pourquoi lui précisément et quel rôle interprète-t-il ?

• PJ / Jean-Quentin interprète l'Islandais (du *Dialogue de la Nature avec un Islandais* de Giacomo Leopardi) pour la version filmique du projet. J'aime beaucoup ce comédien depuis longtemps. Enfin un comédien suisse qui joue de son accent, avec son accent. Je l'ai souvent vu au théâtre, il a une diction extraordinaire et une présence marquante. C'est exactement la personne que je cherchais pour ce chapitre-là, quelqu'un qui puisse dire le texte avec la puissance brute du théâtre : un homme s'avance et parle. Je voulais que le texte soit dit de manière très extravertie, comme dans le texte de Giacomo Leopardi, ce qui n'est pas tellement l'habitude des comédiens de cinéma. Et c'était forcément lui, cet homme usé qui a tellement fui la nature et qui se retrouve nez à nez avec elle.

• CCS / Les volcans sont aussi très présents. Pourquoi sont-ils particulièrement significatifs ?

• PJ / C'est banal en fait. Le volcan, c'est la puissance absolue, la force dévastatrice et imprévisible qui rappelle notre condition. Je crois qu'on ne peut pas être face à un volcan comme on ne peut pas être face à la nature.

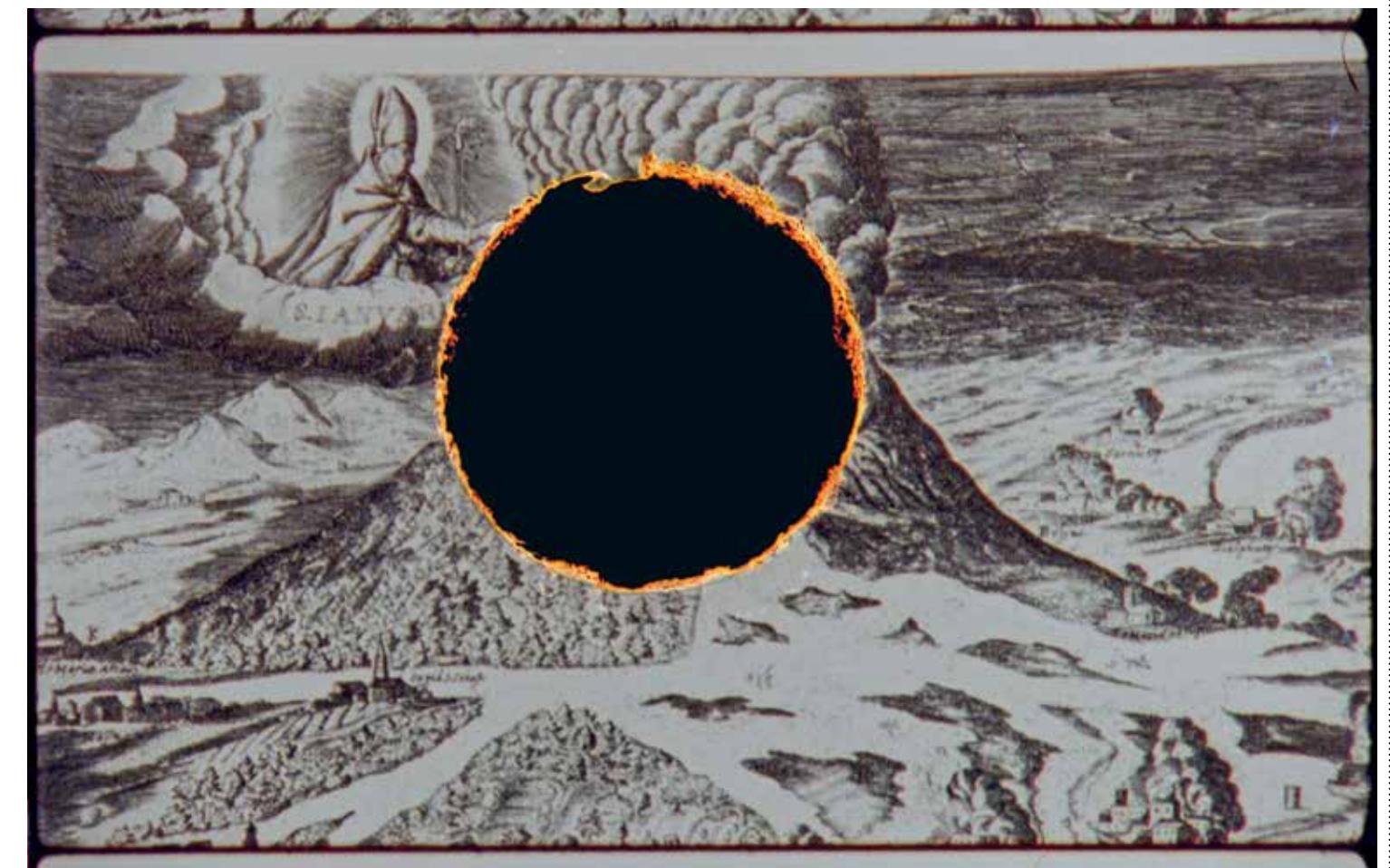
On en fait potentiellement partie, on est avec, dedans, à l'intérieur dirait sans doute Bruno Latour. Mais surtout, j'aime les volcans parce qu'ils figent le temps et les choses. On se comporte comme si on pouvait prévoir, stabiliser, alors que tout est toujours en mouvement, en train de changer. Les volcans eux aussi sont en mouvement perpétuel, ils naissent et ils meurent, mais au passage, ils figent des arbres, des animaux, des plantes, des villes, des êtres humains. Ils transforment des organismes morts en conservant à jamais leur apparence.

• CCS / Dans l'exposition, tu mèles photographies et diapositives, films 16 mm, vidéos, ainsi que des structures-sculptures telles que faux rocher ou belvédère. Comment as-tu choisi ces médias en fonction des œuvres ?

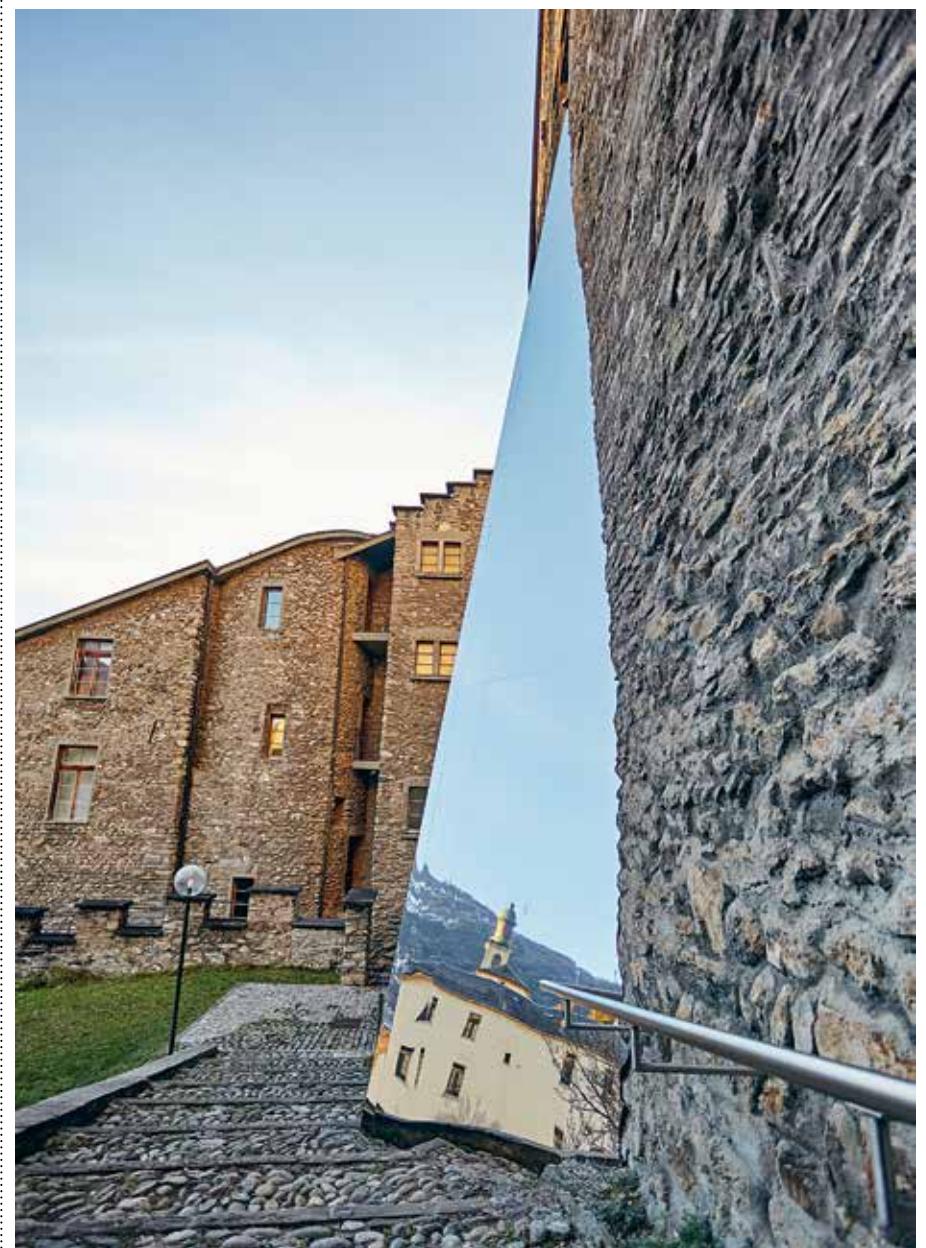
• PJ / Je voulais faire une exposition qui reprenne, mais aussi déplace, l'expérience cinématographique, donc des mots, des images, du son et du mouvement. Je voulais aussi tester une idée liée au fait qu'on ne peut pas dire paysage en chinois. Et si « une image vent-lumière » était une définition du cinéma ? Donc je cherchais à créer un souffle, du « vent-lumière ».

Le 16 mm, c'est parce que je cherchais une fragilité de support, une image qui peut brûler, une image-miracle. Les diapositives, c'est une référence à la manière d'enseigner l'histoire de l'art, mais surtout à la fameuse soi-disant diapo qui n'existe plus. C'est l'idée du souvenir, de quelle image on parle.

Quant aux structures, ça va dans la continuité de l'expérience cinématographique. Qu'est-ce qu'on peut faire avec une exposition qu'on ne peut pas avoir au cinéma ? Du déplacement, un parcours physique dans un espace scénographié, des espaces isolés. J'aime beaucoup l'idée de créer du sens par le dispositif dans lequel le film est inclus. ■



L'Observatoire, extrait vidéo, 2017. © Pauline Julier

Barbezat-Villetard, *A Dissident Room*, Prix culturel Manor, Musée d'Art du Valais, Sion, 2015. © Guillaume Collignon

Modulations spatiales

Le jeune duo franco-suisse Barbezat-Villetard propose *Like Ripples on a Blank Shore*, une œuvre qui décloisonne les territoires, « entre chiens et loups ». — Par Flora Katz

• EXPOSITION

09.09 - 22.10.17
Barbezat-Villetard, *Like Ripples on a Blank Shore*

Repères biographiques

Barbezat-Villetard (nés en 1981 et 1987, basés en CH) ont étudié à l'ECAV (Sierre), à la HKB (Berne) et à l'ESAG (Paris). Expositions récentes au Musée d'Art du Valais, à la Tart Gallery à Zurich et à WinOrloseLA à Los Angeles.

Une lame réfléchissante s'échappe d'une tour du Moyen Âge. Excroissance vers l'extérieur, elle pénètre aussi l'intérieur, traversant l'intégralité du bâtiment. C'est une coupe franche qui scinde en deux l'architecture. Large de 7,50 mètres, elle agit sur chaque surface. Rien ne lui échappe. Ou plutôt, tout y arrive et s'y renvoie vers un dehors. La coupure rend possible la doublure. Le ciel, la pierre, le sol, l'escalier, l'arbre, l'oiseau, le passant, laousse d'herbe. Tout ce qui était *x* a désormais un autre possible, *x1*. Mais nous n'y sommes pas tout à fait : l'angle de la coupe n'est pas droit. Alors, ça bascule. Le dédoublement fait valser l'équilibre gravitationnel, provoquant des lignes de fuite en rupture. Le monde réfléchi entre en collision avec le monde réel, déstabilisant les fondations des éléments en présence.

A Dissident Room (2015) est une des œuvres emblématiques des artistes Matthieu Barbezat et Camille Villetard. Ce jeune duo franco-suisse actif depuis 2013 frappe par la radicalité précoce de son œuvre. Méticuleux, voire cliniques, ils développent une réflexion qui interroge jusqu'au bout la capacité critique d'une œuvre aujourd'hui. Forts d'une histoire de l'art ayant testé de multiples manières ce potentiel, ils ont pour principe non de dénoncer, mais d'utiliser des lignes de force d'un lieu pour ensuite le faire dériver ailleurs. Or la stratégie évolue. Si au départ on avait affaire à des coupes franches, un travail beaucoup plus souterrain et tenu qu'ils dénomment « modulation » est aujourd'hui en train de voir le jour.

Lignes de force

Comprendre les lignes de force d'un site, c'est d'abord en interroger les fondations. Ainsi, lorsqu'un artiste s'attaque aux structures, c'est souvent d'architecture que l'on va parler. Pensons aux travaux de Daniel Buren ou de Gordon Matta-Clark, par exemple. C'est avec et par l'architecture d'un lieu que Barbezat-Villetard développent, depuis 2014, une œuvre trans-matérielle, s'ajustant au site travaillé. Décalages de surfaces, anamorphoses, recouvrements, quadrillages, extractions, dédoublements ; ces ruptures se matérialisent en peinture, néons, verre, plastique, bombe. Si l'œuvre est processuelle, il ne faut pas lui enlever une acidité punk qui vient marquer le geste critique. Un plastique qui s'étend sur la mer comme une méduse du XXI^e siècle (*Prototype #1*, 2013), des transats jaunes installés dans une cave (*Waiting for the Sun*, 2014), un quadrillage à la bombe fluo jaune, rose et bleu qui tague murs et vitres du lieu (*Lokal-chiasma*, 2015), et enfin, la série de *Resort*, installations composées de néons, de plantes et de papier studio photo moquant nos paradis bien artificiels. Les titres, d'ailleurs, ont ce champ sémantique radical très évocateur.

À bras-le-corps

Si les soustractions d'un Gordon Matta-Clark ou les incursions d'un Daniel Buren sont dans nos esprits pour approcher Barbezat-Villetard, il est intéressant de révéler une promesse toute contemporaine de leur travail, qui est particulièrement saisissante pour leur exposition au CCS intitulée *Like Ripples on a Blank Shore*. À partir de la dynamique verticale du lieu et d'un travail sur deux espaces, l'un intérieur, l'autre extérieur, les artistes réalisent une incursion horizontale et une autre verticale qui font s'interpénétrer les espaces.

Or, pour la première fois, les matériaux utilisés ne brisent pas ou ne réfléchissent pas la structure architecturale – comme le miroir contre la pierre, par exemple – mais plutôt la prolongent et ce pour mieux, ensuite, la dériver. Un néon en lumière noire, des colonnes ivoire, nous sommes « entre chiens et loups », où il s'agit de créer un nouveau territoire qui « emprunte à tous les milieux » et ainsi habite l'espace tout en le décloisonnant subtilement. « Il mord sur eux, il les prend à bras-le-corps¹. » Cette organicité contaminante de l'œuvre, chère à Gilles Deleuze et Félix Guattari pour rendre possible la création de nouveaux horizons de pensée au sein d'un territoire idéologique et est donc la clef de voûte du projet de Barbezat-Villetard pour la pièce sur cour et la cour du Centre culturel suisse. ■

1. Gilles Deleuze, Félix Guattari, « De la ritournelle », *Mille Plateaux, Capitalisme et schizophrénie 2*, Les éditions de Minuit, 1980, p. 286.

Flora Katz est critique d'art et commissaire d'exposition indépendante basée à Paris. Elle prépare une thèse en esthétique et philosophie de l'art à l'Université de Paris 1 Sorbonne.

Spéculation institutionnelle

Entre appropriation et spéculation, histoire et projection, le travail de Mathis Gasser propose des visions d'un avenir possible.

Par Jill Gasparina

• EXPOSITION

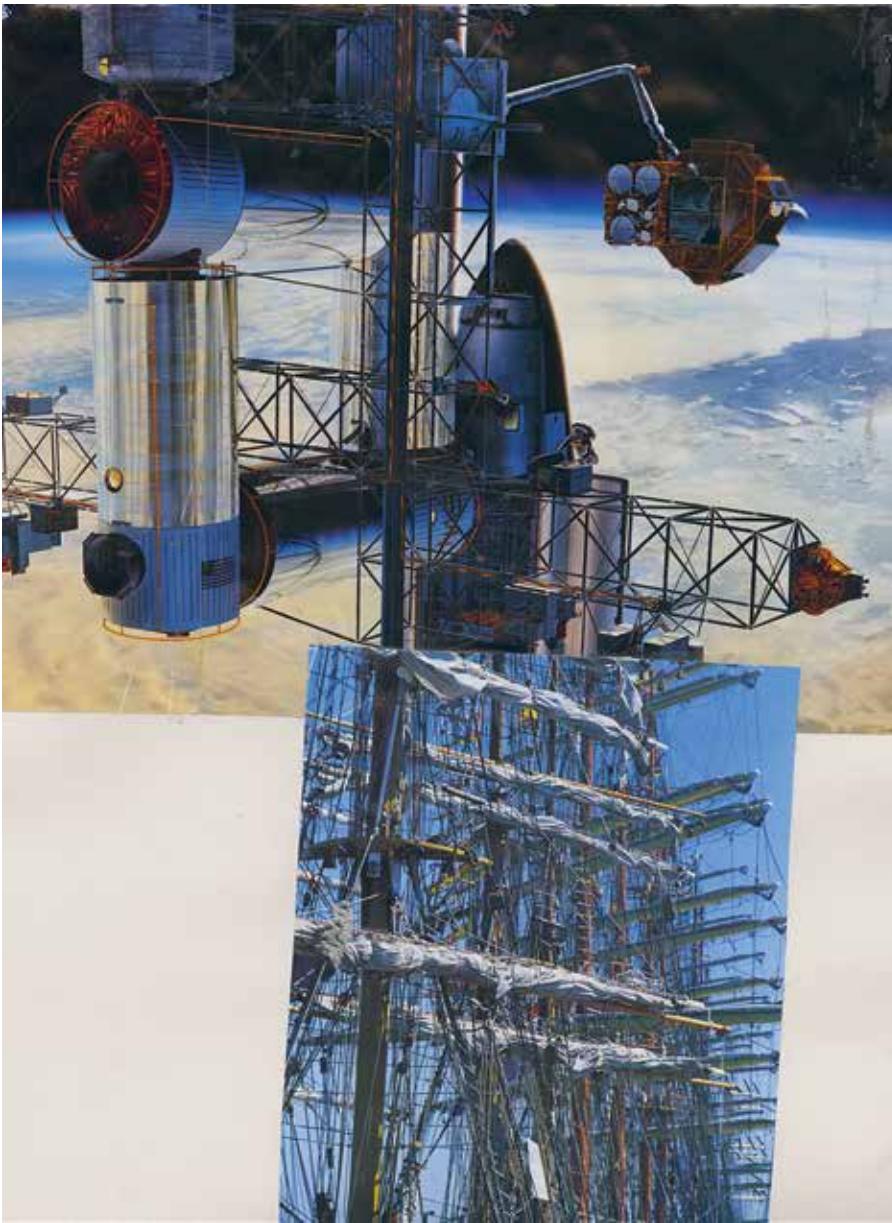
28.10 - 17.12.17
Mathis Gasser
Le Musée et la Planète

Repères biographiques

Mathis Gasser (né en 1984, vit à Londres) a étudié à la HEAD à Genève et au Royal College of Art. Expositions récentes au Kunsthaus de Glaris, et à Genève, au Centre d'édition contemporaine et à ribordy contemporary.

La science-fiction d'aujourd'hui plonge dans l'histoire : *Le problème à trois corps* de Liu Cixin débute avec la Révolution culturelle en Chine, *Lavinia* d'Ursula K. Le Guin revient aux temps précédant la création de Rome, tels que Virgile entreprend de les raconter à la fin de l'*Énéide*.

Ce mouvement n'est pas nostalgique, il n'est pas le fruit d'un renoncement à la mission qui serait celle de la SF, à savoir inventer l'avenir, ou d'une contamination par la *fantasy* et son décorum passé. Mais il est certainement lié à une évolution dans notre manière d'envisager le rapport au temps et à l'histoire, un phénomène dont témoigne parfaitement le travail de Mathis Gasser, qui se déploie sur la fine ligne qui partage l'appropriation de la spéculation.

Mathis Gasser, *From Mast to Mast*, collage, 40,2x29,7 cm.

Les œuvres ont été souvent envisagées sous l'angle de l'appropriation pure et, avec lui, de tous les débats spécialisés de l'histoire de l'art récente sur les questions d'originalité, de légitimité culturelle, de valeur et d'impersonnalité. Mais elles s'intègrent dans une structure narrative qui les subsume et dont le contenu, qui relève pleinement de la SF, tiendrait en une interrogation : à quels changements potentiels pouvons-nous nous attendre à une grande échelle ? Sa vision du réel, celle d'un monde accéléré et violent, s'articule toujours à un processus de construction spéculative.

La série *In the Museum I, II et III* manifeste à elle seule cette dialectique. On passe d'une fable muséale sur l'appropriation des œuvres, accomplie littéralement dans le scénario (un combat oppose, dans les galeries d'un musée, Christopher Walken et des zombies, et chacun se saisit des œuvres qui lui tombent sous la main pour se défendre), à une longue méditation visuelle sur les refoulés de la culture américaine, la mort, le sexe, la violence, qui rappelle *Death and Transfiguration* de Mike Kelley sur Paul Thek.

En même temps qu'il propose une analyse politique de l'institution muséale, en montrant la violence coloniale ou économique sur laquelle elle a été construite, le montage final laisse entrevoir, au son de Coil, un futur possible pour l'humanité, un retour à une forme de barbarie et suggère que le musée pourrait être utilisé comme un modèle miniature permettant de penser un monde postnational plus désirable. « Les musées et beaucoup d'institutions européennes sont intéressants parce qu'ils ont réussi à inscrire la violence dans des structures institutionnelles », explique l'artiste Mathis Gasser. On retrouve dans les trois vidéos une même vision de l'inconscient muséal, une zone où les institutions culturelles, politiques, militaires se mélangent et dessinent une sous-structure collective : les musées, comme les biens culturels, sont des « portails » menant à ces sphères du commun.

Comment construire collectivement ce qui n'existe pas encore ? Dans l'exposition au CCS, collages et sculptures sont porteurs de formes de spéculation institutionnelle à deux échelles différentes, le musée et la planète. Mathis Gasser imagine par exemple des structures politiques transnationales, dont les Nations-Unies, ou la Station spatiale internationale seraient des précurseurs. Liant ces deux échelles, on trouve aussi un ensemble de véhicules, « provenant d'espaces fictionnels et d'époques différentes¹. » Comme le souligne Samuel Luterbacher, le vaisseau est cette figure qui met en lien le passé et l'avenir, l'époque de la conquête spatiale, qui fait son grand retour dans nos imaginaires, accompagné de sa bonne vieille rhétorique technophile, et celle de la colonisation. Les théories de la relativité générale, en proposant le modèle d'un continuum d'espace et de temps, avaient rompu définitivement avec une vision linéaire et moderne de l'histoire. L'archivage et la numérisation d'une grande partie du patrimoine de l'humanité nous donnent aujourd'hui la possibilité de circuler librement à travers les témoins de ces époques passées et d'envisager l'appropriation comme un voyage dans le temps. Les œuvres récentes de Mathis Gasser naviguent à contre-courant dans l'histoire des formes, d'un imaginaire futuriste, technologique, extraterrestre au passé colonial. Et peut-être que cette boucle temporelle est juste un truc classique de la SF. Mais parce qu'elle s'appuie aussi sur une exploration du passé, elle est la condition qui permet que soient inventées, tant qu'il est temps, des alternatives. ■

1. Samuel Luterbacher, « *Ship, figure, vessel* », 2017.

Jill Gasparina est curatrice indépendante, critique d'art et elle enseigne la théorie de l'art à la HEAD, Genève.

Contextuel, transversal et global

Depuis 2008, les graphistes et typographes André Baldinger et Toan Vu-Huu travaillent de concert, cherchant à élargir sans cesse l'éventail de leurs pratiques, du dessin de caractère à la scénographie, de l'identité visuelle au design éditorial, et maintenant au film.

Par Catherine de Smet

● GRAPHISME

MERCREDI 13.09.17 / 20 H
Baldinger • Vu-Huu

La conférence sera précédée du vernissage des *Plus beaux livres suisses 2016* à la librairie.



Ecole Estienne, Paris, identité visuelle et signalétique, 2009. © DR

en 2014, l'ensemble de l'identité visuelle et de la signalétique du lieu leur a été confié et ils ont, comme souvent, décidé de développer leur proposition à partir d'un socle typographique élaboré spécialement (notons que, parmi les productions de leur studio montrées en 2016 dans l'exposition *Les Suisses de Paris* au Museum für Gestaltung de Zurich, figuraient plusieurs créations de caractères). Le film permet aux deux designers d'expliquer par les mots et de montrer par l'image comment, d'une géométrie l'autre, les principes de l'architecture du nouveau bâtiment conçu par Manuel et Francisco Aires Mateus ont inspiré le dessin des lettres, selon un jeu analogue de déplacement et d'évidement des formes.

La volonté d'apporter les plus adaptées aux besoins de leurs clients incite Baldinger et Vu-Huu à ajouter des cordes à leur arc plutôt qu'à se spécialiser. S'ils œuvrent presque exclusivement dans le secteur culturel – les commandes émanent de villes, d'écoles, de musées ou de centres d'art, d'éditeurs, d'architectes et d'artistes –, ils maîtrisent différents domaines qu'ils s'appliquent à faire communiquer entre eux. Chaque fois, il s'agit de saisir la logique d'une institution, la philosophie d'une pédagogie, l'histoire d'un bâtiment, la démarche d'un artiste, et d'en dégager les idées qui vont nourrir leur création. Ainsi, parmi les composants de systèmes graphiques toujours complexes, les flèches qui accompagnent le nom du Frac Île-de-France et celui de ses diverses localisations viennent-elles rappeler la nature multi-sites de l'institution, et la ligne qui réunit le É majuscule et le e minuscule du logo de l'École Estienne relie-t-elle symboliquement l'établissement d'aujourd'hui à son passé et à son patrimoine. De même, la constitution progressive du catalogue raisonné de Michel Blazy, sur la base d'un dépliant qui rendait chaque page dépendante des autres et où chaque incident se répercutait sur l'objet tout entier, transposait-elle, dans le champ graphique, les processus organiques exploités par l'artiste. Tout comme le format carré de *Travelogue* est déduit de celui des tables utilisées par Charlotte Moth dans ses expositions, dont le livre rend compte (l'intérêt de l'artiste pour le modernisme trouvant son équivalent dans une grille de composition et le choix d'une grotesque qui évoquent les grandes heures du « style suisse »). Les écrits de Aby Warburg pour l'éditeur L'écarquillé (trois volumes à ce jour) ont également donné lieu à une conception savante, soucieuse à la fois de respecter les caractéristiques de ces notes et essais où l'image joue parfois un rôle capital (*L'Atlas Mnemosyne* a été primé au concours des *Plus beaux livres suisses 2012*), et d'en faciliter l'accès au lecteur.

Ce sont des projets non retenus et des pistes abandonnées que Baldinger et Vu-Huu ont décidé de commenter lors de leur conférence au CCS. En découvrant ces identités visuelles orphelines ou ces affiches sans suite, on pénètre au cœur d'un mode de réflexion singulier, qui conduit à l'évidence d'un caractère Stencil afin de rendre palpable l'ouverture d'un établissement et la fluidité des circulations en son sein, ou à l'introduction d'une discontinuité dans l'écriture d'un nom pour en susciter une lecture musicale. L'ancrage de chacune des recherches dans un contexte donné qui en détermine le cours, au fil d'une analyse détaillée – et souvent illustrée par d'étonnantes diagrammes –, n'autorise guère le recyclage des formes qui en résultent. Il est d'autant plus heureux que ces créations ne demeurent pas invisibles, car, si elles contribuent à éclairer une dynamique de travail originale, elles enrichissent aussi, tout simplement, le répertoire collectif contemporain. ■

Catherine de Smet enseigne l'histoire du design graphique à l'université Paris-VIII.



Yannick Barman, David Doyon, Bixa Bargeld, Cyril Regamey, Black Cracker. © Cédric Raccio / Dual Room

Voix de maîtres

Après un premier concert surprenant en 2015, la formation aux sources multiples revient au CCS. — Par Olivier Horner

● MUSIQUE

MARDI 03 ET
MERCREDI 04.10.17 / 20 H
KiKu & Bixa Bargeld
& Black Cracker
Eng, Dürst und Bang

On reste encore chamboulé par *Marcher sur la tête* (2015), le précédent album azimuté des aventureux romands KiKu, projet modulable activé par le percussionniste Cyril Regamey et le trompettiste Yannick Barman. Les deux musiciens issus du Conservatoire de Lausanne n'ont cessé de multiplier depuis 2003 les collaborations instrumentales et vocales (Dragos Tara, Malcolm Braff ou Pascal Auberson) pour explorer tout en les explosant les frontières de leur jazz initialement acoustique.

Machine avant-gardiste en perpétuelle évolution, KiKu semble toutefois avoir choisi de maintenir un

cap depuis sa fructueuse collaboration avec l'Allemand Bixa Bargeld (maître vocal d'*Einstürzende Neubauten* et ex-guitariste des *Bad Seeds* de Nick Cave) et le poète et rappeur new-yorkais Black Cracker pour *Marcher sur la tête*. Ces deux figures et charbonneux grains vocaux, qui se côtoient à nouveau sur *Eng, Dürst und Bang*, expérimentent encore les horizons d'un jazz se frottant au rock, à la musique électronique ou classique.

Alternant morceaux rugueux et titres atmosphériques, tempêtes et accalmies, KiKu déroule son univers narratif bilingue (anglais et allemand) où surréalisme, impressionnisme et expressionnisme cohabitent sans mal. Entre envolées poétiques récitatives, rages électroniques, textures électroniques déglinguées, climats lacinants, tensions saccadées et mélodies lumineuses, KiKu privilégie les lignes sinuées et vénérées. Dans ce quatrième album, fureur n'a jamais aussi bien rimé qu'avec ferveur et douceur. ■

Olivier Horner travaille à RTS Info et collabore au *Temps*.

Un piano sans limites ni frontières

De Lausanne, où elle est née, jusqu'à Brooklyn, où elle réside, la pianiste Sylvie Courvoisier a tracé un itinéraire très personnel, choisissant avec une belle détermination d'affirmer sa singularité. — Par Xavier Prévost

● MUSIQUE

MARDI 28.11.17 / 20 H
Sylvie Courvoisier
& Mark Feldman

Initiée au jazz par le Conservatoire de Montreux et à la musique classique au Conservatoire de Lausanne, Sylvie Courvoisier porte en elle la multiplicité induite par cette double culture : elle circule très librement d'un univers à l'autre, à l'intérieur même d'un seul concert. Compositrice, elle souscrit au format de la musique de chambre comme à l'instrumentation plus inhabituelle de l'avant-garde, comme au festival de Donaueschingen, avec un spectacle musical pour métronomes, orgue de barbarie, automates, piano, tuba, saxophone, violon et percussions. Improvisatrice, elle fait merveille, tant en solo qu'en trio de jazz (avec Drew Gress et Kenny Wollesen), ou dans le trio hétérodoxe qui l'associe à deux hardies musiciennes (le trio Mephista, avec Ikue Mori et Susie Ibarra). Et surtout dans les aventures qu'elle partage avec son mari, le violoniste Mark Feldman : un quartette, qui fait l'unanimité sur les scènes festivales, et un duo, qui donna son premier concert à Zurich le 28 novembre 1997 et qui fêtera ses 20 ans le

28 novembre, sur la scène du Centre culturel suisse de Paris, avec un nouveau programme commandé par la Chamber Music America. ■

Olivier Horner travaille à RTS Info et collabore au *Temps*.



Mark Feldman et Sylvie Courvoisier. © Mario Del Curto

Un bureau qui questionne l'impossible

L'architecte bâlois Heinrich Degelo a transformé avec intelligence et finesse plusieurs bâtiments anciens. Mais pas seulement. Portrait.

Par Mireille Descombes

● ARCHITECTURE

JEUDI 30.11.17 / 20H
Degelo Architekten
Conférence en anglais

Il peut y avoir plusieurs vies dans la vie d'un architecte, sans que cette succession ne marque vraiment de rupture. Heinrich Degelo, 60 ans, en est la preuve. Prenez le « catalogue » de ses projets et réalisations. On y trouve son nom associé à celui de différents confrères sans que la ligne, le point de vue ou l'exigence ne varient. Visiblement, Heinrich Degelo est un homme d'équipes. Un mot qui, chez lui, est à mettre impérativement au pluriel.

Dans sa formation, déjà, Heinrich Degelo suit un parcours atypique. Après un apprentissage d'ébéniste – le premier métier de Peter Zumthor également – et des études à la Schule für Gestaltung de Bâle, le jeune architecte travaille deux ans chez Herzog & de Meuron. Peu après, en 1988, il ouvre, toujours dans la cité rhénane, son bureau avec l'architecte Meinrad Morger. Sous le nom Morger & Degelo, le tandem réalise alors plusieurs projets, notamment du logement, ainsi que la fameuse Messeturm de Bâle achevée en 2003 et qui, avec ses 105 mètres et ses 31 étages, détient alors le record du plus haut gratte-ciel de Suisse. Elle sera détrônée en 2010 par la Prime Tower de Zurich. Parallèlement, en collaboration avec Christian Kerez, le bureau bâlois conçoit le très remarqué, et remarquable, Kunstmuseum Liechtenstein de Vaduz, achevé en seulement deux ans (1998-2000).

Fin d'une première étape. Les chemins des deux architectes se séparent. En 2005, toujours à Bâle, Heinrich Degelo fonde Degelo Architekten. Il choisit de mettre l'accent sur des bâtiments publics ou d'une certaine importance. Le bureau va gagner plusieurs concours qui portent sur la rénovation et la transformation d'édifices

Kunstmuseum Liechtenstein, Vaduz, Morger & Degelo Architekten et Christian Kerez. © Thomas Flechtner



Centre de congrès de Davos. © Ruedi Walti

réalisés dans les années 1970. Mots d'ordre de l'architecte et de ses collaborateurs : miser sur la clarté, sur la qualité et surprendre par la simplicité des solutions imaginées.

Heinrich Degelo fait aussi le pari de questionner l'impossible. Par exemple avec cette tour de 150 mètres de haut entièrement en bois qu'il planifie, en 2005, de construire sur la Rosentalareal à Bâle. Impensable à l'époque. L'architecte réussit pourtant à prouver qu'une telle construction est non seulement techniquement possible, mais qu'elle ne pose pas de problème en cas d'incendie ou de tremblement de terre. Sur le plan urbanistique, en revanche, obtenir la précieuse autorisation de construire représente un défi considérable. Ainsi, confronté à la lenteur du processus, le client s'est retiré du projet.

Autre challenge, financier cette fois-ci, avec la maison atelier de Büsserach. Le client souhaitait transformer une ancienne grange, mais disposait d'un budget limité. Comment diminuer de moitié les coûts d'une telle intervention ? « Vous connaissez le principe d'Easystet ? sourit Heinrich Degelo. Eh bien, nous avons procédé de la même façon. Nous avons retourné le problème et plutôt que de chercher ce que nous pouvions enlever, nous nous sommes demandé ce dont on avait vraiment besoin pour vivre. » Devenues superflues, les anciennes poutres ont été supprimées, le nouveau toit permettant d'assumer toutes les forces structurelles. Constitué de plaques d'acier non traité, ce dernier fait écho aux toits rouillés de certains bâtiments agricoles alentour et se déploie vers le haut à l'endroit où l'on avait besoin de plus d'espace. Tous les autres matériaux ont été conservés et renouvelés quand c'était nécessaire.

Aux quatre points cardinaux, de grandes fenêtres ont été percées dans les murs pour ménager des ouvertures sur le paysage, créant à l'intérieur de gigantesques tableaux qui changent avec la lumière.

Autre contrainte et de taille : le temps. En août 2008, Degelo Architekten remportait le concours pour la rénovation et l'agrandissement du Centre de congrès de Davos. Problème : il fallait que le chantier démarre huit mois plus tard. Huit mois pour régler tous les problèmes pratiques et administratifs et réduire drastiquement les coûts ! Une fois encore, cela semblait irréaliste. Et une fois encore, Heinrich Degelo et son équipe ont relevé le défi. Avec succès. Leur intervention a d'ailleurs été deux fois primée. Elle a notamment reçu le prix Lumière 2011.

Fruit de plusieurs adjonctions successives, le Centre de congrès de Davos – dont la partie la plus ancienne date des années 1960 – n'était plus aux normes tant sur le plan énergétique que sécuritaire. Les circulations et l'orientation y devenaient difficiles. Le bâtiment était en outre trop petit. La proposition de Degelo Architekten a séduit par la simplicité de son organisation spatiale, la qualité de son rapport à l'existant et l'intelligence de son inscription urbanistique. L'entrée principale a été déplacée. Revêtue de bois, elle accueille désormais le visiteur avec un généreux avant-toit. Dans son prolongement se trouve la nouvelle salle de réunion capable d'accueillir 2 000 personnes et susceptible, en un rien de temps, d'être totalement transformée par un subtil jeu d'éclairage. Cet immense espace se caractérise par la structure en nid d'abeille de son plafond en béton qui permet de franchir une portée de 45 mètres. Chaque alvéole est fortement éclairée, ce qui contribue à alléger la structure et transforme les nervures en un élégant

décor. En fonction des besoins et de l'importance des manifestations, le Centre de congrès peut former une seule entité ou être divisé en trois parties totalement autonomes. Chez Degelo Architekten les rénovations se succèdent, mais ne se ressemblent pas. Achevée en 2015, réalisée en collaboration avec le bureau Itten-Brechbühl, la transformation de la bibliothèque universitaire de Fribourg-en-Brisgau, semble avoir doté la ville allemande d'un bâtiment tout neuf, une structure irrégulière de métal et de verre pensée comme un énorme diamant. Difficile d'imaginer que les restes d'un bâtiment des années 1970 subsistent derrière ces élégantes façades réfléchissantes.

L'ancien édifice présentait des façades irrégulières, avec des avancées et des retraits qui non seulement s'intégraient mal dans le contexte urbain, mais occasionnaient beaucoup de place perdue. Sans même parler des problèmes énergétiques. Les architectes ont choisi de littéralement couper dans le volume – moins 20 % – pour lui donner une silhouette à la fois plus compacte et dynamique. À l'intérieur, les espaces servants ont été supprimés au maximum afin d'offrir le plus de place possible aux usagers. La bibliothèque comprend deux parties séparées par une simple paroi de verre. L'une, calme, silencieuse et tranquille, est réservée à l'étude et aux possesseurs d'une carte d'accès. L'autre, publique et plus animée, est accessible à chacun. De grands escaliers sculpturaux et lumineux conduisent à chaque zone. Offrir plus avec moins, soit diminuer le volume global, soit augmenter les surfaces utiles. C'est parfois possible et c'est le pari (réussi) de la nouvelle bibliothèque universitaire de Fribourg-en-Brisgau. »

Mireille Descombes est journaliste culturelle basée à Lausanne.

Joëlle Fontannaz et Joël Maillard dans *Quitter la Terre*. © Alexandre Morel, Jeanne Quattropani

Lavie en orbite

Dans *Quitter la Terre*, sa toute dernière pièce futuriste, l'auteur, comédien et metteur en scène Joël Maillard met l'humain en orbite et sonde le thème de la disparition avec brio, humour et irrationalité.

— Par Cécile Dalla Torre

● THÉÂTRE

DU MARDI 05 AU
VENDREDI 08.12.17 / 20 H

Joël Maillard

Quitter la Terre
(2017, env. 90')

Texte et mise en scène:
Joël Maillard / conception et jeu:
Joëlle Fontannaz et Joël Maillard /
lumières: Dominique Dardant /
musique: Louis Jucker /
son: Jérémie Conne / conseils
costumes: Tania D'Ambrogio /
production: Jeanne Quattropani /
diffusion: Delphine Prouteau

Coproduction: Arsenic, Lausanne /
Fédération d'associations
de théâtre populaire (FATP) /
Soutiens: Ville de Lausanne,
Loterie Romande, Canton de Vaud,
Pour-cent culturel Migros,
Fondation suisse des artistes
interprètes

Disparaître de la surface de la planète pour sauver la vie sur terre. Être le dernier humain à copuler (en public) dans une station orbitale pour assurer la survie de l'espèce humaine. Dans le cosmos imaginé par l'auteur, la vie collective s'organise autour de bibliothèques vierges qui font écho à Borges et à sa *Bibliothèque de Babel*. Les crudi-végétaliens y célèbrent la fête de la courage et remplissent des carnets qui forgeront « l'encyclopédie de tout ce dont on croit se souvenir », à contre-pied d'une société multipliant les supports de stockage. Après son *Cycle des Rien*, Joël Maillard n'en a pas fini d'explorer la question de la disparition, fil rouge qui traversait ses dernières pièces. Il invite ici, avec humour, à repenser les conditions de vie de notre humanité.

Ne plus rien dire (2012) mettait un homme mutique et révolté à nu, par l'entremise d'une jeune femme narrant l'histoire de son renoncement au monde, interprétée par Joëlle Fontannaz. Elle y piochait dans un sac des ébauches de projets non réalisés, dont certains uto-piques. *Pas grand-chose plutôt que rien* (2015) proposait, aussi avec humour, un temps de réflexion sur les dictats de notre société de consommation. Dans *Quitter la Terre* – qui entame une longue tournée française avec la Fédération d'associations de théâtre populaire (FATP) après sa création à l'Arsenic –, l'auteur, comédien et metteur en scène lausannois est présent cette fois-ci sur le plateau, qu'il partage avec sa comparse Joëlle Fontannaz. Les interprètes campent deux présentateurs, Joël et Joëlle, invités à prendre la parole lors d'un colloque sur le sujet inattendu du dilettantisme. Bienvenue dans leur conférence, au cœur d'une pièce futuriste, loufoque et drôle, qui a tout de l'utopie dystopique et de la critique sociale, et passe nos modes de vie et de consommation à la moulinette. L'histoire que nous raconte d'abord ce duo complice et grotesque, micro en

main, démarre autour d'une table où est posé un grand carton trouvé dans une cave. Ce dernier contient un « projet » pensé par une personne non identifiée. Le « projet » vise à régénérer l'espèce humaine dans un lieu galactique confiné. « La proposition émane d'un cerveau malade, d'une personne qui n'est pas adaptée aux normes sociales. En ce sens, c'est bien un cousin ou une cousine du personnage beckettien de *Ne plus rien dire* », explique Joël Maillard, dont l'imaginaire a été influencé par l'enfermement généré par Beckett.

Ici, contrairement à *Ne plus rien dire*, le « projet » se concrétise bel et bien sur scène, dans une scénographie à la fois rétro et visionnaire, entre projection Super 8 et vidéo 3D, qui nous propulse dans l'espace et les stations orbitales en forme d'ananas censées sauver l'humanité. « Que les deux personnages se fassent happer par le « projet » et perdent toute distance relève de l'irrationnel. Le jeu oscille entre la présentation raisonnée de la conférence et une immersion délirante dans la vie en orbite », explique Joël Maillard, qui résume sa pièce à « un échafaudage d'idées parfois bancales formant un système cohérent. En premier lieu, celle d'une humanité qui pourrait s'éteindre brusquement ». Joël Maillard ne se targue pas d'être un fin connaisseur de science-fiction, encore moins d'être un scientifique aguerri. « Normalement, un auteur de science-fiction se veut très rigoureux avec le domaine scientifique. Je viens d'un monde artisanal et je ressens la mise en scène comme cela. Comme un agencement d'idées, et non comme le développement d'un propos ou d'une thèse. On évolue effectivement dans la science-fiction, mais on ne s'installe pas dans le rationnel. » *Quitter la Terre*, une pièce écolo ? Le choix du thème du dilettantisme permet de présenter un sauvetage amateur, en même temps assez bien pensé dans ses détails, poursuit-il. « Cela me permet aussi d'être dilettante dans ma manière d'aborder un sujet extrême, celui de l'extinction de notre espèce. Je me suis peu documenté sur la sociologie du confinement et sur l'éologie. Finalement, je pars d'un lieu commun. » Pour que la réalité décrite dans la pièce puisse advenir, il faudrait qu'une superpuissance écologique dirige le monde, confie Joël Maillard. « Mais nous n'avons pas de velléité prédictive. » Le théâtre joue son rôle de nous divertir sur un sujet plus sérieux que drôle. ■

Cécile Dalla Torre est journaliste culturelle au quotidien *Le Courrier*.

Fidélité graphique

Actifs dans le domaine culturel, le duo de graphistes genevois sait comment faire rimer exigence et élégance. — Par Joël Vacheron

● GRAPHISME

JEUDI 16.11.17 / 20 H
Schaffter Sahli
Conférence

Joanna Schaffter et Vincent Sahli ont commencé leur collaboration en 2005, après avoir séjourné plusieurs années à New York où ils travaillaient pour des agences de communication prestigieuses. L'une chez Pentagram et l'autre chez Base Design, ces expériences ont été déterminantes pour maîtriser des modèles de fonctionnement exigeants qui ont largement façonné leur approche du design : « Dans notre profession, le standard le plus difficile à préserver est souvent la façon dont le client s'adresse à vous. Cette familiarité avec les standards mis en œuvre dans les grands studios nous a appris comment instaurer une confiance et un dialogue de qualité. » Basé à Genève, le duo n'a pas tardé à trouver ses marques dans le paysage romand, grâce à des mandats d'envergure réalisés pour des institutions de la région. Les deux graphistes se chargent notamment de mettre en place des stratégies de communication pour cinq éditions du Montreux Jazz Festival, ainsi que de la conception de la nouvelle identité de la Haute École d'art et de design de Genève (HEAD).

Même si Schaffter Sahli est une agence généraliste, sa précision graphique est particulièrement présente dans les milieux culturels, notamment dans le domaine de l'édition d'art. La production d'un livre reste pour ces graphistes la meilleure manière de « traduire une idée dans un objet ». À ce titre, leur première collaboration avec Véronique Yersin, pour l'anthologie *Forde 1994-2009* (JRP|Ringier), a marqué un tournant dans leur manière d'aborder les projets. Dès la recherche et la création de contenus, ils ont pu exprimer leurs opinions à toutes les étapes du processus d'édition. Depuis cette expérience fructueuse – le livre a remporté le concours des Plus beaux livres suisses –, ils essaient de privilier

les collaborations qui facilitent ce type d'implication directe. Qu'il s'agisse de branding ou de productions éditoriales, la méthode adoptée par Schaffter Sahli repose en grande partie sur des principes de fidélité. Une bonne partie de leurs activités actuelles découlent de relations solidement établies au fil des années. C'est le cas des posters réalisés pour la Villa Bernasconi depuis plus de dix ans ou encore de leur collaboration avec l'artiste Adel Abdessemed avec qui ils ont travaillé sur plusieurs projets, en particulier l'impressionnant catalogue raisonné *Works 1988-2015* (Koenig Books, 2017). En 2017, Schaffter Sahli a été primé une nouvelle fois au concours des Plus beaux livres suisses avec *The Anti-Museum* (Koenig Books), un pavé de 800 pages réalisé dans le cadre d'une exposition au centre d'art contemporain Fri Art à Fribourg. La particularité de cet objet imposant tient au fait que, une fois en main, il se manie avec l'aisance d'un feuillet : « Nous avons cherché une manière d'insuffler un peu de légèreté et d'humour à une anthologie qui s'inscrit dans des traditions artistiques et des courants de pensée plutôt sérieux. » Pour y parvenir, ils ont profité de la sortie sur le marché d'un papier très léger et bouffant qui fonctionnait parfaitement pour ce projet.

2017 a également marqué la sortie de *Transbordeur*, une revue académique dédiée à la photographie coéditée par les Éditions Macula : « Nous avons eu la chance de faire partie de ce projet dès le départ. Aucun choix n'était laissé au hasard et c'était un vrai challenge de traduire le perfectionnisme d'un spécialiste de la photographie comme Olivier Lugon. Nous avons rapidement choisi d'insister sur cette idée de précision, notamment en exagérant les lettrines. Au lieu de se limiter à une lettre ou un mot, la lettrine occupe une page entière. Cet effet de « loupe » est une manière d'insister sur l'importance que nous accordons aux détails. Entre la rigueur intellectuelle des textes et le traitement irréprochable des représentations, *Transbordeur* s'est d'emblée imposé comme le nouveau standard éditorial dans le champ des études photographiques. » ■

Joël Vacheron est journaliste indépendant et sociologue basé à Lisbonne.



Livres dont le graphisme a été réalisé par Schaffter Sahli.

Yasmine Hugonnet, *Se sentir vivant*. © Anne-Laure Lechat

Figure, posture et voix sans parole

Est-ce que le corps, parcouru par un courant ventriloque, peut danser à l'envers ? La chorégraphe Yasmine Hugonnet nous offre des décors possibles, en déployant des territoires changeants, selon la ductilité du corps et la plasticité du système phonatoire laryngé.

Par Piersandra Di Matteo

● DANSE
DU MARDI 10
AU JEUDI 12.10.17 / 20H
Yasmine Hugonnet
Se sentir vivant
(solo, 2017, 45', 1^{re} française)

On pourrait dire, en faisant écho à l'essai bien connu de Steven Connor, *Dumbstruck. A Cultural History of Ventriloquism* (2000), qu'il s'agit peut-être d'hallucinations auditives, de dissémination sémantique du sens, de souffle laryngal, de pièges verbaux, d'un reste d'anciennes pratiques de divination oraculaire et de manique sternale. Dans le cas de la chorégraphe et danseuse Yasmine Hugonnet – artiste associée du Théâtre Sévelin 36 et fondatrice de la compagnie Arts Mouvementés à Lausanne – l'art d'émettre des mots sans un mouvement appréciable des lèvres et des muscles faciaux est une manière d'interroger l'événement corporel du langage, les postures du sujet parlant, la topologie du dire. Mais l'emploi de la ventriloquie – cette voix qui barre le parlant avec le sceau puissant d'une bouche fermée, l'« être parlé » par l'inextirpable matérialité de la voix en faisant allusion à un « ailleurs acoustique » – est, pour Yasmine Hugonnet, une tactique pour activer un courant vital interne au corps, une vibration transitive, une danse à l'envers, entre profondeur et surface. Ce qui compte c'est que, dans ce mystérieux geste phonatoire, le « transit » de la voix se laisse entrevoir comme une

intensité énergétique qui réverbère des états viscéraux à travers les jeux intramusculaires et la disposition des pleins et des vides du corps, dans un jeu de dissociation.

Yasmine Hugonnet commence à étudier la ventriloquie, qu'elle apprend comme autodidacte, pendant la création du *Récital des postures* (2014). Dans le solo qui la lance sur la scène internationale comme auteur et interprète, rigoureuse et flamboyante à la fois, émerge avec clarté la matrice de sa prodigieuse figurabilité du corps, qui recherche la notion de présence, le fait d'occuper un espace et le conflit que cela engendre. C'est une figurabilité qui s'exerce sur la germination des formes les unes à travers les autres, et par un raisonnement poétique propre des postures dynamiques qui ont la force de mettre en discussion les langages choreutes courants, poussés vers un caractère essentiel du geste, par *labor limae*.

Dans *Le Récital des postures*, la chorégraphe modèle sa propre matière corporelle, force le matériel dans la composition, façonne les postures dans un réseau d'intentions qui concilient l'intensité de la tenue et l'abandon. La figure ainsi mise à nu, creusée et oubliée dans la densité du silence, est prise dans une chaîne de sceaux d'immobilité qui, en même temps, la soudent et la dénouent en des semblants d'animaux mésopotamiens grotesques, ou en des masses contractées à la façon de Berlinde De Bruyckere, ou en rappelant, non sans un humour contrôlé, les déformantes torsions buste-jambes de la peinture pariétale égyptienne, et enfin en suggérant

des présences exercées sur l'abolition du visage. Mais l'aspect le plus surprenant qui émerge au sein de ces sédiments fantomatiques est renfermé dans les dernières minutes. Yasmine Hugonnet rejoint nue l'avant-scène : avec le regard fixe sur le parterre, la bouche fermée, elle donne corps à une « voix sans parlant ». À travers l'usage surprenant de la ventriloquie, elle émet des mots qui semblent se dégager sous la peau, en résonnant depuis le dedans et dans un dedans, en menaçant la cohésion unitaire du corps.

La Traversée des langues (2015) est totalement centrée sur la ventriloquie, véritable « épopee de la voix incarnée ». Le corps, inscrit dans le silence, devient un pur résonateur. L'articulation mandibulaire ainsi que toute mimique labiale sont inhibées et la présence s'articule en éléments gestuels caractérisés par la fixité. La voix ventriloque – vecteur d'illusion acoustique – dans cette performance alimente le jeu des multiples défigurations qui montent et défont la figure. Le geste phonatoire céle dans la gorge, sans pantins ou marionnettes, fait converger le discours dans un *phonetic skin* enraciné dans la topologie paradoxale de la voix, qui ancrée au corps et au langage, ne coïncide ni avec l'un, ni avec l'autre. Cette intersection entre intérieur et extérieur traverse des actes de nomination, fragments de textes en français et en anglais, en marquant la scansion des postures jusqu'au point de faire allusion à un sphinx ou à un sujet décollé. Est-ce que celle-ci n'est pas, peut-être, une voie négative pour mettre au premier plan la disposition biologique de chaque individu à parler, dans sa disjonction énigmatique de l'animal ?

Se sentir vivant (2017) – performance qui a débuté le printemps dernier à l'Arsenic de Lausanne et cet automne en scène au Centre culturel suisse de Paris – est le dernier échelon embrasé de cet itinéraire artistique axé sur les mouvements de l'appareil phonatoire terminal, dans la scission représentative entre voix et bouche, et qui situe la danse de la prise de parole dans le caractère concret de la chair. Cette création peut, à bon droit, être considérée comme le troisième rebord d'un triptyque, où elle est protagoniste solitaire, capturée par une tension anéchoïque qui aiguise la perception du mouvement, répand le sens de la durée et modifie l'intuition de l'espace. *Se sentir vivant* est, en outre, le plus clair témoignage du processus de création de cette artiste talentueuse : c'est-à-dire une recherche fondée sur la pratique quotidienne qui s'articule en mouvements germinatifs, incités par ce point vital à partir duquel on est capable d'expérience et ensuite de faire percevoir une variation d'état, d'intensité, de densité de la présence.

Yasmine Hugonnet crée ici un tissage apparemment élémentaire d'oscillations, réflexibilité paume-plante (du pied), membres inférieurs-supérieurs dans un jeu de correspondances (a)symétriques avec leur ombre. Le corps qui ne soutient aucune interprétation s'expose pour prendre la parole et il le fait en activant un schéma de figures multiples en succession, des fluctuations de leviers et des déplacements surveillés du poids. En impliquant la mimique faciale avec des torsions et des tics de la bouche, il donne une certaine emphase à la respiration et il assigne au visage un espace chorégraphique inédit et au souffle un mouvement pneumatique.

Le geste minimal se desserre ensuite en décharges vocales, vidages d'air et sons gutturaux semblables à certains pleurs rituels balkaniques ou à la lamentation tragique d'une mauvaise récitation, et cacophonies. Ce sont des actions marquées par cette touche de naïveté recherchée qui, dans la technique de composition de Yasmine Hugonnet, est à saisir comme une tactique qui vise à enfreindre les préconçus ou les limites aux (trans)figurations corporelles. Au centre de la scène, le *Chant I*

de la *Divine Comédie* de Dante Alighieri est émis (en italien) à bouche fermée, comme si on pouvait écouter la lecture silencieuse du livre. Peu à peu cette vocalisation ventriloque – qui provient, à un certain moment, d'un corps-parlant-comme-s'il-était-mort – dévie ailleurs l'illusion de l'émission : la main prend le semblant d'un parlant. En même temps on a la révélation d'un caractère organique caché et d'une corporeité externe, presque inorganique. *Esthétique de la dissociation* n'est pas par hasard le sous-titre avec une allusion amusée au mélange stylistique de la *Divine Comédie*. Cette voix qui barre le parlant, en le disséminant dans l'espace comme un objet, c'est le dispositif décelé par la chorégraphe Yasmine Hugonnet pour toucher l'entre-deux en lequel se consume toute dissociation. C'est l'entre-deux de corps et langage, participation et abandon, anatomie et culture, capable de (dés)incarner la division impossible entre intérieur et extérieur, là où se consume la vibration vitale qui met une alerte dans la forme. ■

Piersandra Di Matteo est théoricienne des arts performatifs.

Concept, texte, interprétation : Yasmine Hugonnet / création lumières : Dominique Dardant / musicalité : Michael Nick / costumes : Karine Dubois / recherche : Mathieu Bouvier / administration et production : Virginie Lauwerier / diffusion : Jérôme Pique
Production : Arts Mouvementés / coproduction : Arsenic (Lausanne) / soutiens : Canton de Vaud, Loterie Romande, Ville de Lausanne, Pro Helvetia, Fondation Nestlé pour l'art, Corodis, Migros Vaud

Yasmine Hugonnet, *Se sentir vivant*. © Anne-Laure Lechat

Drôle comme la vanité démasquée

Dans *Fresque*, un homme et une femme sont face à un module. Deux amis, deux amants, un frère et une sœur ? Peu importe, ils passent du temps ensemble, se rendent mutuellement visite, travaillent sur leurs créations, s'interrogent, s'écrivent des lettres, s'aiment et se donnent envie de vomir. — Par Laurence Wagner

● THÉÂTRE

DU MARDI 24
AU JEUDI 26.10.17 / 20H
Old Masters
Fresque
(2016, 55', 1^{re} française)

Fidèles à la tradition helvétique du binôme qui, de Fischli et Weiss à Herzog et de Meuron, réunit architectes et artistes autour de la création d'œuvres communes, Marius Schaffter et Jérôme Stünzi ont créé le collectif Old Masters en 2014. Mais ces deux-là se sont rencontrés il y a bien longtemps, alors qu'enfants ils partageaient des vacances d'été parfois mouvementées. Usant déjà de la fiction pour générer de nouveaux territoires de jeu, Marius Schaffter et Jérôme Stünzi ont



Old Masters, *Fresque*. © Dorothee Thébert Filliger

construit depuis lors une véritable complicité qui leur permet d'œuvrer de concert à l'élaboration d'une pratique artistique qui ne manque pas de dérision. Car avant d'en arriver aux « vieux maîtres », les Old Masters ont aussi roulé leur bosse en fréquentant notamment les bancs du département de géographie de l'Université de Genève et l'École de théâtre Serge Martin pour Marius Schaffter, ou l'École d'arts visuels de Bienne pour Jérôme Stünzi. De manière plus spécifique, ils se sont rapprochés de la scène avec le chorégraphe Gregory Stauffer, un autre trublion de la bande, avec lequel ils ont collaboré tantôt en tant qu'interprète et dramaturge pour Marius ou scénographe et costumier pour Jérôme. C'est de cette pluridisciplinarité, de ce côté touche-à-tout, de cette curiosité amusée et de cette amitié que Old Masters est issu.

Déconstruction jubilatoire

En 2014, *Constructionisme*, leur première performance, voit le jour. Avec celle-ci se dessinent les premiers jalons d'une stylistique qui ne va cesser de se déployer et de se repenser en fonction des contextes d'énonciation et de production. Car *Constructionisme* est une déconstruction qui s'articule sur plusieurs niveaux. Un premier, celui de l'objet pensé et élaboré par Jérôme Stünzi. Constitué d'éléments chinés ou glanés de-ci de-là, il propose un agencement de ces derniers sous la forme d'une sculpture aux accents souvent minimalistes, un brin pop avec quelques touches d'art brut. À ce premier niveau, vient se juxtaposer un second, celui du discours sur l'objet. Fort de sa compréhension des codes discursifs du monde académique, Marius Schaffter prend un malin plaisir à proposer une conférence interprétative complètement délirante autour de l'objet d'étude construit pour l'occasion. C'est ce décalage jubilatoire entre la construction-déconstruction d'un objet fictif énoncé avec tout le sérieux des conventions formelles et méthodiques de la conférence qui constitue le troisième et dernier niveau de la performance, celui où l'on casse et émancipe pour inventer de nouveaux récits.

Paroles d'objet

L'obsession pour la création et pour la traduction du monde à travers un objet dérisoire sont au cœur du spectacle *Fresque* créé par le collectif au Théâtre de l'Usine de Genève en mai 2016.

Cette fois-ci, ce n'est pas la langue qui est au centre des préoccupations, mais l'objet. Ce dernier n'est pas source de diégèse théorique, mais plutôt prétexte à la rencontre intime, à la confession ou aux silences.

Ainsi Charlotte (Charlotte Herzig) et Linus (Marius Schaffter), les deux protagonistes de *Fresque*, se retrouvent à échanger en présence du module, structure centrale et principale qui habite entièrement l'espace du plateau. Avec lui, autour de lui, pour lui, ils vont se raconter dans une triangulation qui relie la vie, l'amour et la mort.



Charlotte Herzig dans *Fresque* de Old Masters. © Dorothee Thébert Filliger



Marius Schaffter dans *Fresque* de Old Masters. © Dorothee Thébert Filliger

Linus admire le temps que Charlotte met à faire les choses. Charlotte parle de sa création comme la maison de son esprit. Linus cherche du travail, Charlotte danse. Leurs échanges sont doux, leurs gestes simples et leurs paroles contenues comme dans un film d'Eric Rohmer.

Et tout cela, dans un désir de fidélité à la technique de la fresque dont les vieux maîtres italiens ont si bien fait usage. La picturalité de la création se retrouve dans cette pratique qui donne la mesure de l'acte, rapide et infini. Et c'est dans ce paradoxe, qui consiste à conserver pour un semblant d'éternité un geste réalisé dans l'urgence d'une réalité, que le rebelle *Fresque* se situe. Dans cet interstice qui défie le temps, ne serait-ce que dans sa suspension et sa contemplation.

Cet état de répit, voire d'ennui, dans le spectacle de la nature morte portée aux arts vivants est vite brisé par la nécessité de créer, de s'aimer, d'essayer de se le dire et d'en profiter avant de claquer.

Fresque est un spectacle beau comme la mélancolie du chercheur, poétique comme une métaphore sur le possible, drôle comme la vanité démasquée.

Laurence Wagner est historienne de l'art et curatrice. Elle est programmatrice pour le Théâtre de l'Usine à Genève.

Une pièce de Old Masters – Marius Schaffter et Jérôme Stünzi / conception : Sarah André, Charlotte Herzig, Marius Schaffter et Jérôme Stünzi / interprétation : Charlotte Herzig et Marius Schaffter / musique et sons : Nicholas Stücklin / création lumières : Jonas Bühler

Coproduction : Théâtre de l'Usine, Genève / soutiens : Ville de Genève, Loterie Romande, Fondation Nestlé pour l'art, Ernst Göhner Stiftung, Société des Interprètes suisses, Action intermittents

Fresque a été publié aux éditions Ripopée (Nyon) en 2016.

Pendant la semaine des représentations, les éditions seront à l'honneur à la librairie du Centre culturel suisse.

Étreindre ce qui fait la vie

Le photographe Christian Lutz et la chorégraphe Cindy Van Acker s'associent pour un spectacle d'un nouveau genre, où, le temps d'une représentation, le spectateur est plongé dans une vision aussi humaine que réaliste de ceux qui passent par Las Vegas. — Par Éric Vautrin

• EXPOSITION

DU MARDI 31.10 AU
DIMANCHE 12.11.17 / 20 H
Christian Lutz

Insert Coins

Photographe indépendant, Christian Lutz est né en 1973 et vit à Genève.

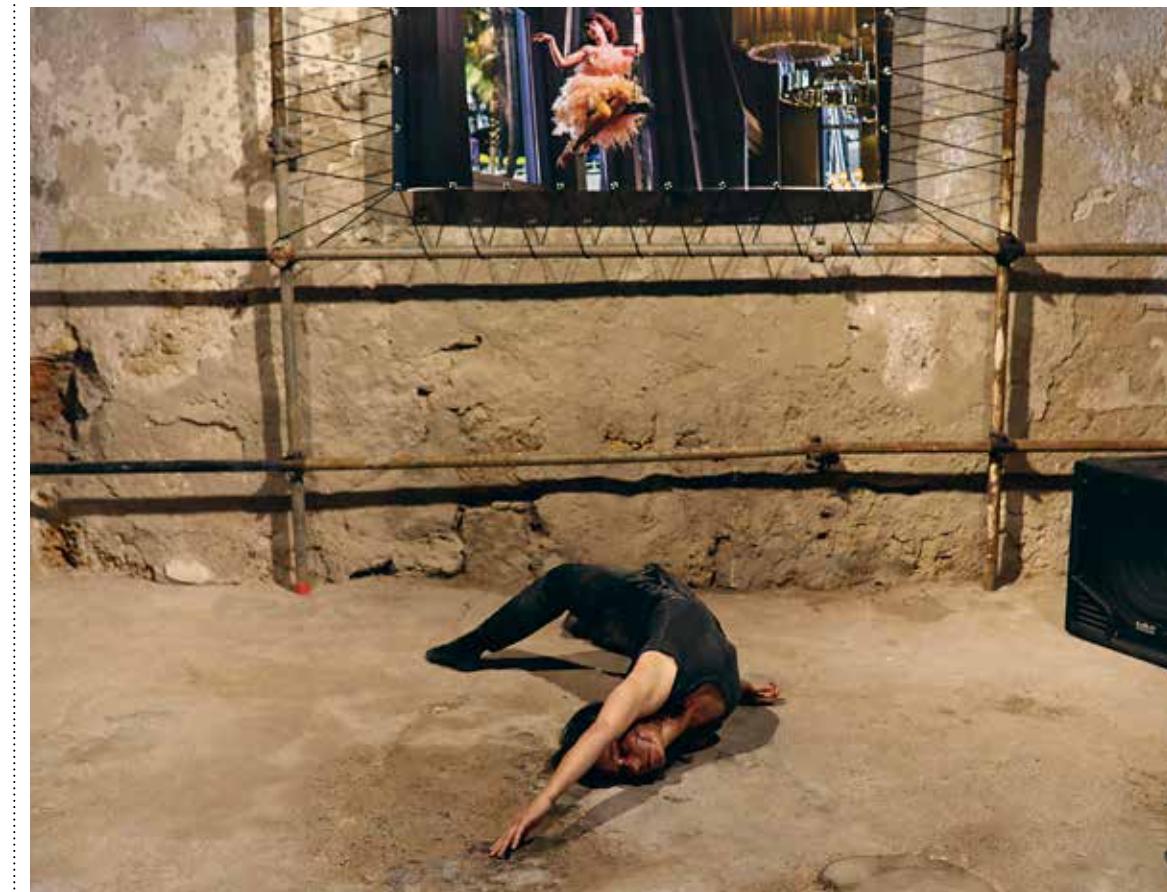
Knusa, solo de danse de Cindy Van Acker, a été créé spécialement en relation avec *Insert Coins*.

À l'occasion de Paris Photo



Photographie extraite de la série *Insert Coins*. © Christian Lutz / Maps

Bien sûr, Lutz saisit la structure aliénante et illusoire qui trompe, mais aussi la force de vie de ceux qu'il rencontre, fût-elle ténue, évanescante ou incertaine. Et non, honneur du reportage, ils ne seront pas le charnier méprisable de sa démonstration. Lutz parvient à une chose étonnante : il peuple Las Vegas de fantômes, qui sont autant de spectres de vies passées, de vies rêvées et de réminiscences culturelles. Ils étaient piégés par le fantasme (et d'abord par le nôtre), Lutz les en fait sortir par l'image : par la photographie, il leur confère une existence dans le temps. Chaque image témoigne de la conjonction des trois temps de l'histoire : le passé – leur passé individuel inscrit dans leur apparence autant que celui qui les rattache à une histoire aussi mythologique que culturelle ; le présent, dans le frottement continu entre leur situation (et elle n'est pas toujours misérable) avec la ville-lumière qui les entoure ; le futur, où se confondent leur propre devenir et leurs rêves ou ceux qu'on leur attribue. Ce faisant, il arrache chacun d'eux à sa misère, réelle ou symbolique – il y a une misère dans l'opulence et même dans la crétinerie. Par ses lumières et ses teintes, ses cadres et ses perspectives, les espaces donnés à ces figures, le soin de ses compositions, le photographe s'attache à restituer le temps, le rythme et la puissance de vie singulière à chacun en ce qu'elle est reliée à une histoire commune, par-delà les frontières, les pays et les époques. Ils deviennent des médiateurs dans l'ordre des temps, redonnant figures et formes à l'histoire des hommes entre eux, à ce



Cindy Van Acker, *Knusa*, Sicile, mai 2017. © Christian Lutz / Maps

projet humain qu'on appelle histoire et que Las Vegas tente justement de nier par son présent vide et perpétuel. Car l'image de Lutz est autant lucide que fraternelle : il photographie moins l'abandon, la fatigue ou l'illusion que la possibilité d'un lien de solidarité entre les êtres, un lien fait de compassion, de compréhension et de partage d'histoires, de figures et de mythes communs (ce qu'on appelle une culture) qui se tisse, en silence, entre ceux qu'ils rencontrent et lui, puis avec nous visiteurs.

Des corps revitalisés

Invitée à danser dans l'exposition, au milieu des images, Cindy Van Acker fait en apparence quelque chose de très simple : elle insère dans sa danse abstraite, basée sur une maîtrise de rythmes complexes et la recherche d'un corps inusité logé dans le corps quotidien, les postures des figures photographiées par Lutz. Sa grande qualité d'exécution se marie avec l'évocation fugitive des images qui se rappellent telles qu'elles persistent dans la mémoire, fugitives et partielles. Mais bientôt la densité rigoureuse de la partition chorégraphique entraîne l'interprète dans une concentration spécifique et singulière. La danseuse est comme présente et absente à la fois – impliquée et détachée en même temps : elle se fait support ou matière de projection plutôt qu'incarnation. Van Acker montre alors l'effondrement, la colère sourde et répétée, l'énergie démesurée, mais comme de l'intérieur, avec ce que cela implique autant physiquement que nerveusement. Elle révèle la puissance sourde qui anime chacun, fût-elle venue buter contre ses propres espérances. Elle donne une forme à la vie discrète de ces êtres, à leur vitalité intime que la machine néolibérale a justement cherché à cannibaliser et qu'une lecture trop sociologiquement critique des images de Lutz aurait pu ignorer alors qu'elle habite justement les images : cette vie intérieure qui est autant la vie organique que l'agitation des désirs et les ébranlements mentaux, les colères et les projections mentales. La danse révèle alors les êtres autant que les photographies.

Lutz leur avait redonné un rapport au temps – au temps humain, pas celui, vide, des machines, ni celui séquencé du récit historique, mais au temps humainement vécu. Van Acker leur restitue leur puissance intrinsèque – la vitalité, aussi malmenée soit-elle, qui les habite. Ce faisant, l'un et l'autre exacerbent ce que nous partageons avec chacune de ces personnes plutôt qu'ils en pointent les faiblesses. En cela, on peut dire que la danse et la photographie font la même chose : elles ne dissertent pas sur leur sujet, elles les réinscrivent dans ce qui les fait humain, au-delà de leur déchéance, de leur exploitation, de leurs errances ou de leurs illusions.

Insert Coins + Knusa est un étonnant dialogue entre deux artistes et deux arts. D'une part la danse évoque les souvenirs de l'exposition – quand bien même les images seraient justes à côté – en convoquant ce qui reste en nous de l'exposition. Les photographies de Lutz ont pour ainsi dire impressionné la danse qui en retour charge les images, au point que l'on pourrait dire que la danse fait voir les photographies en tant qu'images. Mais au-delà, *Knusa* est un spectacle d'un nouveau genre, non encore codé, dans lequel la danse et les photographies d'*Insert Coins* s'allient dans un projet commun, chacune à son endroit et avec ses caractéristiques. Ensemble, elles font de l'art moins un commentaire du réel, sa trace ou son évocation, qu'une expérience singulière et spécifique durant laquelle se cultive le temps humain, ce temps tressé d'une vitalité sourde et discrète qui traverse les trois âges de l'histoire, passée, présente et future.

En reliant mémoires et rêves, mythes et fantasmes, figures classiques et instants inouïs, inhabituels, imprévisibles, cette expérience lie l'être – le regardé comme le regardant – au temps et à l'espace, c'est-à-dire à ce qu'il partage avec d'autres que lui, ce qui l'extract de sa solitude et le relie au groupe humain. Autrement dit précisément ce que l'aliénation néolibérale – dont Las Vegas est l'épigone funeste – tente de lui faire oublier. ■

Éric Vautrin est dramaturge et directeur de la communication du Théâtre Vidy-Lausanne.

• DANSE

DU MARDI 31.10

AU JEUDI 2.11.17 / 20 H

Cindy Van Acker

Knusa

(solo, 2017, env. 25', 1^{re} française)

Performance dans l'exposition de Christian Lutz, *Insert Coins*.

Chorégraphie et interprétation : Cindy Van Acker / photographies : Christian Lutz / musique : Mika Vainio / son : Samuel Pajand

Diffusion : Tutu Production / production de la performance : Cie Greffe / soutiens : Ville de Genève, Canton de Genève, Pro Helvetia

Foofwa d'Imobilité, extrait vidéo, *Soweto. Dancewalks – Interactions (part 1)*, 2017.

● ÉVÉNEMENT

DU VENDREDI 22.09
AU DIMANCHE 01.10.17
Semaine des cultures étrangères

Soweto. Dancewalks – Interactions (part 1), film de Foofwa d'Imobilité dans la vitrine de la librairie du CCS

Marathon dansé

Le chorégraphe Foofwa d'Imobilité ajoute une nouvelle pièce à sa collection de Dancewalks en dansant dans les rues de Soweto. — Par CCS

Initié en 2015, le projet Dancewalks a germé dans l'esprit de Foofwa d'Imobilité après qu'il eut constaté que la danse se pratique principalement dans des lieux clos et sur quelques mètres carrés. Partant de ce postulat, le chorégraphe a organisé, dans les villes où il allait pour des raisons professionnelles ou personnelles, des «dances marchées». Sur une place, sur 100

kilomètres, dans les jardins d'une institution culturelle, à Bienna et Yverdon en 2015, Paris et Rome en 2016, et Soweto en 2017. Dans ce dernier acte réalisé en mars 2017, le chorégraphe est accompagné par des musiciens locaux qui forment une joyeuse troupe déambulant dans les rues et dont la joie et l'enthousiasme invitent les passants à se joindre à eux.

Au-delà de la performance, les Dancewalks sont pour le chorégraphe Foofwa d'Imobilité l'occasion de s'imprégner physiquement de la ville, tout en saluant les gens qu'il croise. La vidéo de la performance de Soweto sera présentée dans la vitrine de la librairie du CCS, dans le cadre de la Semaine des cultures étrangères organisée par le FICEP. —

Questions d'images

En parallèle de l'exposition présentée au Musée de l'Élysée, une table ronde interroge les notions d'identité suisse au travers de la photographie.

— Par CCS

Comme partout dans le monde, la photographie a joué un rôle important en Suisse pour le développement du tourisme: les images photographiques ont réveillé la soif de voyage et le



Aala, Saint Saphorin, 2016. © Alinka Echeverria

besoin de courir le monde, l'appareil photo a permis aux voyageurs de documenter et de conserver les expériences vécues – pour eux comme pour les autres. Outre les photographes amateurs, de nombreux photographes professionnels ont contribué à promouvoir le pays grâce à leur travail. La Fotostiftung Schweiz à Winterthour et le Musée de l'Élysée à Lausanne ont invité cinq photographes de renommée internationale à explorer pendant plusieurs semaines la Suisse et à la raconter au pluriel.

Une exposition intitulée *Étrangement familier. Regards sur la Suisse* a ainsi été présentée à la Fotostiftung en février dernier et est visible au Musée de l'Élysée entre le 25 octobre 2017 et le 7 janvier 2018. En présence des directeurs des institutions et de deux photographes du projet, la table ronde questionnera la notion d'identité, de frontières et la meilleure façon de sortir de l'inflation d'images figées. Il sera précédé des lancements du dernier numéro de la revue du Musée de l'Élysée, *ELSE*, ainsi que de *FLARE*, le magazine du Photoforum Pasquart. —

● ÉVÉNEMENT

JEUDI 09.11.17 / 20 H
Unfamiliar Familiarities

Table ronde en anglais (intervenants à venir)
En partenariat avec le Musée de l'Élysée et la Fotostiftung Schweiz
À l'occasion de Paris Photo

Beauté brute

Les lectures *Écrits d'Art brut* révèlent les textes écrits par des artistes internés dans des asiles. — Par CCS

Portés par Lucienne Peiry, spécialiste du sujet puisqu'elle a dirigé pendant dix ans la Collection de l'Art brut à Lausanne, les *Écrits d'Art brut* mettent magnifiquement en voix et en scène les manuscrits de sept artistes, créés dans l'enfermement et l'univers asilaire entre la fin du XIX^e et la première moitié du XX^e siècle.

Parmi eux, Adolf Wölfli, Jeanne Tripier ou encore Aloïse. Ces manuscrits, sorte de correspondances sans destinataire car interceptées par les services médicaux, évoquent des lettres d'amour, des récits de voyages fantastiques, des mondes imaginaires, mais aussi la tragédie qui leur était imposée. —

● ÉVÉNEMENT

MARDI 12.09.17 / 20 H
Écrits d'Art brut à voix haute

Conception: Lucienne Peiry / mise en scène: Alain Fromager / avec Anne Suarez, Lucienne Peiry et Alain Fromager / lumières, images et projections: Laurent Junod / costumes: Nadia Cuénoud
En partenariat avec La maison rouge

● ÉVÉNEMENT

VENDREDI 10.11.17 / 20 H
Augmented Photography

Table ronde en anglais (intervenants à venir)
En partenariat avec l'ECAL
À l'occasion de Paris Photo

Pixels Story

Augmented Photography questionne la photographie numérique et son utilisation. — Par CCS

La popularité des smartphones et l'en-gouement pour les réseaux sociaux ont précipité les images photographiques dans les flux tumultueux de l'information globalisée. Le caractère immédiat et omniprésent de ce nouveau régime visuel constitue l'horizon de la recherche intitulée *Augmented Photography*.

Celle-ci souhaite questionner et mettre en pratique certaines pistes créatives apparues depuis la numérisation des procédés photographiques et interroger le statut du photographe et de ses productions dans une ère «postphotographique». —



20.09.2017 – 18.02.2018

PerformanceProcess à Bâle

PerformanceProcess propose une approche subjective de la performance en Suisse de 1960 à aujourd'hui. Présenté dans une première version au Centre culturel suisse à Paris, en 2015, ce projet pluridisciplinaire rebondit cet automne à Bâle dans une nouvelle configuration et avec plusieurs institutions partenaires. La ville de Bâle célèbre donc à son tour la diversité de la performance suisse, à travers une coopération exceptionnelle réunissant le Musée Tinguely, Kaserne Basel et la Kunsthalle Basel, en partenariat avec le Centre culturel suisse et avec le soutien du Canton de Bâle Ville.

20.09.2017 – 28.01.2018

Musée Tinguely 60 ans d'art performatif en Suisse

John M Armleder & Christian Marclay, Alexandra Bachzetsis, BMPT, Heidi Bucher, Miriam Cahn, Luciano Castelli, Yan Duyvendak, Massimo Furlan, François Gremaud & Pierre Misfud, Fabrice Gygi, Eric Hattan, Thomas Hirschhorn, Gisela Hochuli, Florence Jung, San Keller, La Ribot, Heinrich Lüber, Urs Lüthi, Urs Lüthi & David Weiss & Willy Spiller, Ioannis Mandafounis & Aoife McAtamney, Manon, Christian Marclay, Muda Mathis & Sus Zwick, Dieter Meier, Tony Morgan, Olivier Mosset & Cristina Da Silva, Gianni Motti, Neostop Foofwa, Guillaume Pilet, Peter Regli, Anne Rochat, Christoph Rütimann, Marius Schaffter & Jérôme Stünzi, Katja Schenker, Roman Signer, Daniel Spoerri, Gregory Stauffer, Jean Tinguely, Aldo Walker, Martina-Sofie Wildberger, Anna Winteler. Commissaires invités: Jean-Paul Felley & Olivier Käser, Centre culturel suisse Paris. Co-commissaire: Séverine Fromageat, Musée Tinguely

26.09 – 01.10.2017

Kaserne Basel Performing Choreographies

Simone Augherlon & Hahn Rowe, Massimo Furlan, Marie-Caroline Hominal, Foofwa d'Imobilité, Foofwa d'Imobilité & Jonathan O'Hear, Mister Milano, OY, Dimitri de Perrot avec Julian Sartorius, La Ribot. Programmation: Kaserne Basel en collaboration avec Centre culturel suisse Paris

19.01 – 18.02.2018

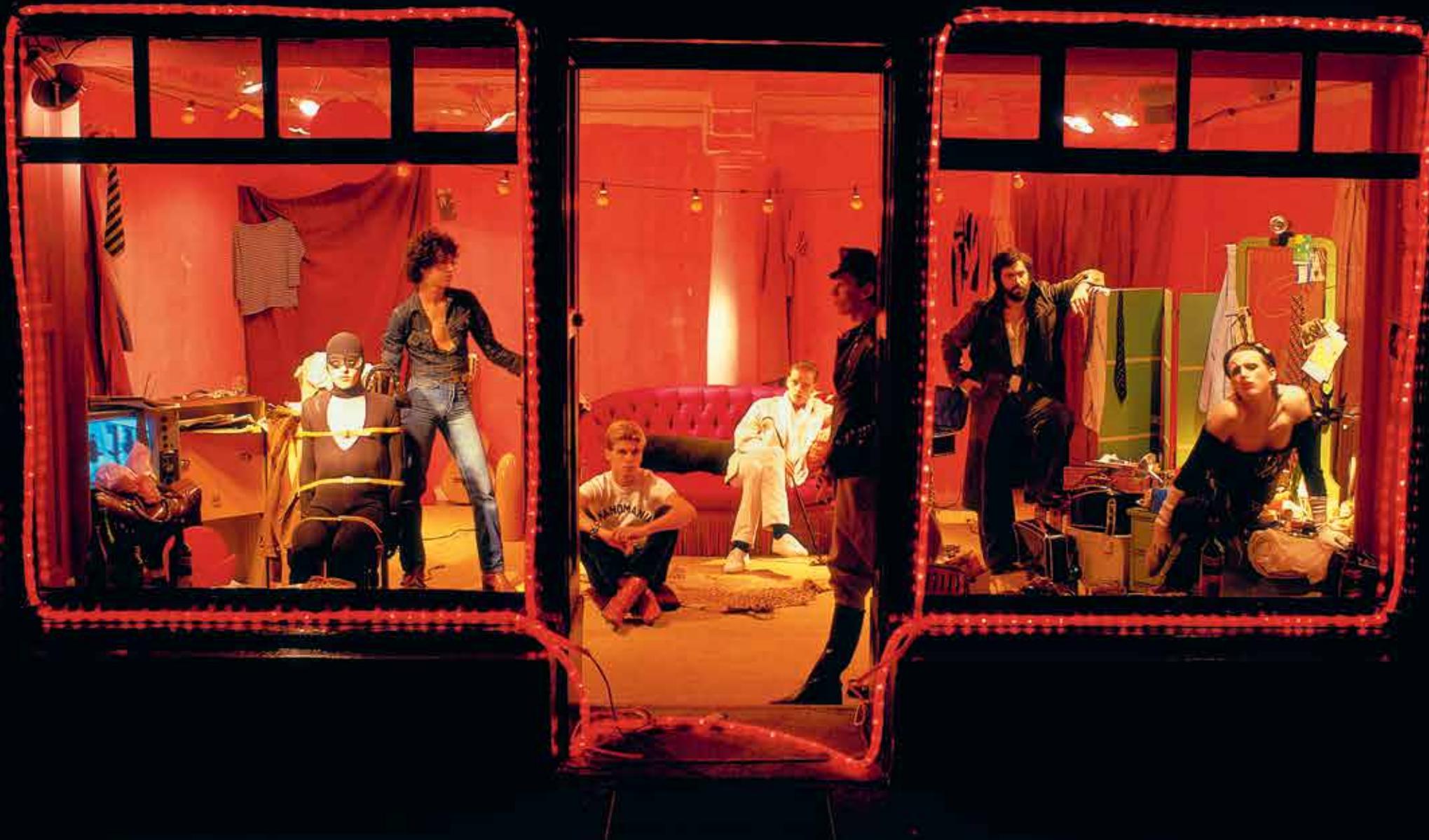
Kunsthalle Basel New Swiss Performance Now

La liste des artistes sera publiée sur www.performanceprocessbasel.ch. Un projet de la Kunsthalle Basel

26 – 27.01.2018

Symposium

Co-organisé par le Musée Tinguely et la Kunsthalle Basel, en partenariat avec le Centre culturel suisse Paris



PERFORMANCES

Musée Tinguely

19.09.2017 vernissage
Massimo Furlan, *Blue Tired Heroes*
Katja Schenker, *Forteresse*
Ioannis Mandafounis & Aoife McAtamney, *One One One*
Gianni Motti, *Real Time*

20.09.2017 – 28.01.2018
La performance *Volute* de Heinrich Lüber est activée régulièrement au Musée Tinguely.

13 – 14.10.2017
San Keller, *Perform an Institution for 24 Hours*

15.10.2017
Christoph Rütimann, *Cactus Crackling*
Gregory Stauffer, *Dreams for the Dreamless*

13 – 18.11.2017
François Gremaud & Pierre Misfud, *Conférence de choses* (dans divers lieux à Bâle)

18.11.2017
Anne Rochat, nouvelle performance
Roman Signer, *Restenfilme*, ciné-concert avec Stefan Rusconi au piano
Roman Signer, nouvelle performance

19.11.2017
François Gremaud & Pierre Misfud, *Conférence de choses*, presque intégrale (5h)

02.12.2017
Marius Schaffter & Jérôme Stünzi, *Constructionisme*
Gisela Hochuli, *In Touch with M.O.*
Yan Duyvendak, *Keep it Fun for Yourself + Self Service + My Name is Neo*
Martina-Sofie Wildberger, *Speak Up!*

25.01.2018
John M Armleder & Christian Marclay, *Simultaneous Duo Version*

26.01.2018
Christian Marclay, nouvelle performance

Kaserne Basel

26.09.2017
Foofwa d'Imobilité, *Basel.Dancewalk*
Dimitri de Perrot avec Julian Sartorius, *Myousic*
Marie-Caroline Hominal, *Silver*

27.09.2017
Foofwa d'Imobilité & Jonathan O'Hear, *Histoires condensées*

29.09.2017
Marie-Caroline Hominal, *Le Triomphe de la renommée*
La Ribot, *Distinguished Hits 1991–2000*
OY / Mister Milano, concerts

30.09.2017
Massimo Furlan, *Blue Tired Heroes*

01.10.2017
Marie-Caroline Hominal, *Le Triomphe de la renommée*
Simone Augherlon & Hahn Rowe, *Biofiction*

Informations :
www.performanceprocessbasel.ch

Documentation photo, vidéo et texte sur *PerformanceProcess* au CCS et à Bâle : www.pprocess.ch (en développement)
Programme sous réserve de modifications.



Matthias Zschokke. © Klaus Baum

L'intime et l'épique

Dialogue franco-allemand : Maylis de Kerangal, la romancière de *Réparer les vivants* et Matthias Zschokke, auteur de *Maurice à la poule* confrontent leur conception de la littérature. — Par Isabelle Rüf

• LITTÉRATURE

JEUDI 05.10.17 / 20 H
Maylis de Kerangal
et Matthias Zschokke

Rencontre animée par Francesca Isidori (France Culture / Arte)

En partenariat avec l'association les Amis du Roi des Aulnes.

Sur une proposition de Nicole Bary

En 2017, Francfort se lit en français. En octobre, la célèbre Foire du livre accueille la francophonie. En amont, le programme « Étranges Étrangers » (en allemand « Fremde Freunde »), organisé par les Amis du Roi des Aulnes et différentes institutions, permet à des écrivains des deux langues d'échanger leurs vues sur la littérature, en Allemagne comme en France. Le cycle se termine le 5 octobre, avec une rencontre entre la romancière française Maylis de Kerangal et Matthias Zschokke au Centre culturel suisse à Paris.

Matthias Zschokke

Depuis que Matthias Zschokke a reçu le prix Femina étranger en 2009, pour *Maurice à la poule*, la France et l'écrivain entretiennent d'excellents rapports. Il reste le seul écrivain de langue allemande à avoir reçu cette distinction. Les critiques voient en lui un héritier de Robert Walser, pour l'ironie, le sens des petits riens, le goût de la flânerie. Ils sont tous deux originaires de la région du Seeland, près de Bienne, à la frontière des langues, du côté allemand. Tous deux sont partis pour Berlin, Walser est rentré au pays, Zschokke y vit depuis 1980. C'est aussi le prix Walser, décerné sur manuscrit à *Max* (Zoé, 1988) qui lui a mis le pied à l'étrier, en tant qu'écrivain. Matthias Zschokke aurait pu devenir comédien ou metteur en scène : il a été assistant de Peter Zadek à Bochum. Avec son frère Adrian, il a réalisé trois films, expérimentaux, étranges et séduisants. Mais c'est dans l'écriture qu'il trouve son moyen d'expression privilégié : théâtre, roman, correspondance. Plusieurs pièces ont été publiées et jouées en français, dont *La Commissaire chantante* (2002), *L'Heure bleue ou la nuit des pirates* (1993). Des dialogues drôles et désespérés émane une légère mélancolie tchekhovienne. Résumer une pièce ou un roman de Matthias Zschokke est un défi. Des amis parlent de tout, de rien. « En quête de temps », ils attendent le bonheur à venir, d'une aventure qui vaille la peine. De *Maurice à la poule*, la critique

Beatrice von Matt dit « que l'on pense tantôt à Beckett, tantôt à Robert Walser ». Maurice pourrait être le grand frère de Max. *L'homme qui avait deux yeux* (2015) décline la même mélodie en mineur : la mélancolie se fait plus noire, plus incisive, plus drôle aussi. Le dernier ouvrage, à paraître en français en 2018, s'intitule *Les nuages étaient gros et blancs et filaient dans le ciel*. Avec les *Courriers de Berlin* (2014), Matthias Zschokke inaugure un nouveau genre : la correspondance par mail. Les courriers qu'il a envoyés à un ami pendant neuf ans composent un gros volume. À la fois journal de l'écriture, tableau souvent acerbe de la vie culturelle, récits de voyage au fil des résidences, regard sur la politique et la société, soucis d'argent, ces courriers forment le roman d'un écrivain. *Trois Saisons à Venise* (2016) est aussi composé de messages, mais cette fois, il s'agit des quelques mois d'une résidence à Venise et les interlocuteurs sont plusieurs. Imprégné par la lumière et la beauté de la ville, c'est un livre heureux.

Maylis de Kerangal

Dans le paysage littéraire français, Maylis de Kerangal se distingue par son intérêt pour le monde du travail, à l'opposé d'une démarche autobiographique. Son premier grand succès, *Naissance d'un pont* (Verticales, 2010) lui vaut le prix Médicis et le prix Hessel qui assure la traduction en allemand. Près d'une ville fictive de Californie, des ouvriers édifient un pont autoroutier : dépassant le réalisme plat, le roman revêt un caractère épique. L'écriture de Maylis de Kerangal se veut « totalement poreuse avec la texture du monde contemporain ». Cela implique une recherche du terme technique exact, porteur à la fois de vérité et de poésie. Avec *Réparer les vivants* (2014), la romancière aborde un thème délicat : la greffe d'organe. Pendant une journée, le récit suit les étapes depuis l'accident d'un tout jeune homme jusqu'à ce que son cœur offre une nouvelle vie à une femme. Toute l'ambiguïté sémantique du mot « cœur » donne au roman une dimension tragique, tenue à distance par la précision du langage médical.

Matthias Zschokke et Maylis de Kerangal portent tous deux une attention minutieuse aux choses de la vie, qu'ils transposent avec des moyens littéraires très différents : leur dialogue, modéré par Francesca Isidori, promet d'être stimulant.

Isabelle Rüf collabore comme critique littéraire à la rubrique culturelle du quotidien *Le Temps*.



Maylis de Kerangal. © Catherine Hélie - éditions Gallimard

Les mots pour dire la mort sans sombrer

Dans *Dire la vie*, le metteur en scène Alexandre Doublet convoque de grands auteurs qui ont su sublimer leurs blessures. Parcours de ce directeur d'un théâtre romand qui cultive un art à la fois populaire et exigeant. — Par Marie-Pierre Genecand

● THÉÂTRE

DU MARDI 21 AU
VENDREDI 24.11.17 / 20 H
Alexandre Doublet
Dire la vie
(2016, env. 90', 1^{re} française)

■ *Dire la vie* est un spectacle dur et magique à la fois. Dur parce qu'il parle de la mort, sans détour. Et magique, parce que chaque comédien, planté dans le gravier d'un sol bosselé, possède en lui assez de souffle et de classe pour ne pas écraser l'audience de ces paroles endeuillées. Le souffle et la classe, on les trouve déjà chez les auteurs choisis par Alexandre Doublet pour cette traversée des ténèbres. Marguerite Duras, qui compare la mort d'une mouche à celle des oubliés de l'Histoire. Serge Doubrovsky, qui suit le cortège funèbre de sa femme dans les rues de Paris. Didier Eribon, dont le retour au pays à l'occasion des obsèques de son père confirme la fin du lien aux siens. Ou encore Annie Ernaux, qui raconte les conditions terribles de son avortement clandestin. Et puis il y a Foucault, l'affranchi. Le philosophe virtuose qui tourne autour de son corps, corps choisi, corps subi... Le spectacle est chargé, donc, mais pas accablant. Les mots soignent souvent.

Pour Alexandre Doublet, *Dire la vie* est une création en rupture. Jusque-là, le metteur en scène âgé de 37 ans et formé à la Manufacture, à Lausanne, avait séduit avec des travaux joyeux, dégagés, qui, de Tchekhov à Shakespeare, montraient une humanité consciente des

pièges de l'existence, mais jamais catastrophée. Son ingrédient fétiche ? La culture populaire, à commencer par les chansons de variété qu'il mêlait et mêle toujours aux textes consacrés. Le titre de la production qui l'a révélé rend du reste hommage à ce genre disqualifié. Sous l'intitulé *Il n'y a que les chansons de variété qui disent la vérité*, Alexandre Doublet a, de 2008 à 2013, proposé une série théâtrale inspirée de *Platonov* de Tchekhov. Cintrés dans des tenues vintage, de jeunes comédiens détricotaient le mortel ennui de l'aristocratie russe avec une santé et une malice qui ont frappé.

On a retrouvé ce savant alliage de profondeur et de légèreté dans *All Apologies-Hamlet* en 2013. Pendant un an, Alexandre Doublet a travaillé avec onze adolescents sur le texte phare de Shakespeare pour recueillir et transformer en partition tout ce que *Hamlet* leur inspirait. Sur scène, ce riche matériau parlait de folie, du rapport aux morts, des notions de responsabilité et de liberté. Autant de sujets graves que les adolescents abordaient au micro. Sinon, la facétie dominait. Une manière physique, musicale et collective de rejouer la tragédie. C'était vif, intelligent. Un peu touffu peut-être, mais traversé d'un feu constant.

Le feu, la foi, les Halles

Le feu. La foi. Si Alexandre Doublet n'en avait pas, il n'aurait pas décidé en 2011 de diriger le Théâtre les Halles, le TLH, une scène contemporaine à Sierre, en duo avec Denis Maillefer. Certes, cette ville valaisanne située au



Alexandre Doublet, *Dire la vie*. © Dorothée Thébert Filliger



Alexandre Doublet, *Dire la vie*. © Dorothée Thébert Filliger

début de la vallée du Rhône abrite une école d'arts visuels, l'ECAV, et a longtemps accueilli un festival de bande dessinée renommé. Mais, en Suisse romande, proposer des formes atypiques hors de l'arc lémanique reste un défi. Les deux metteurs en scène ont accueilli des artistes passionnants comme Fabrice Gorgerat, penché sur la malbouffe, Cindy Van Acker et ses corps matière, ou encore Aurélien Patouillard, pour une relecture libre de l'érotisme selon Georges Bataille. Des démarches sans concession que les deux directeurs ont accompagnées auprès de la population.

En effet, dès leur entrée en fonction, Denis Maillefer et Alexandre Doublet ont organisé des soirées Tupperhalles où le duo se rendait chez des particuliers pour présenter la saison. Par ailleurs, très vite, les directeurs ont nommé huit « superspectateurs » qui s'engageaient à venir au TLH avec des novices. Enfin, les photos du programme de la saison 2012-2013 provenaient d'un concours invitant les habitants de la région à proposer des clichés sur la base d'un mot-clé. Autant d'initiatives qui ont rendu cette scène contemporaine familière aux habitants de Sierre. Aujourd'hui, Alexandre Doublet est seul maître à bord. Denis Maillefer a quitté le bateau sierrois en 2015 avant de devenir, en février dernier, le codirecteur de la Nouvelle Comédie à Genève avec Natacha Koutchoumov. Mais l'esprit du TLH demeure. Cette saison, des artistes remuants comme Jonathan Capdevielle, Marco Berrettini, Émilie Charriot ou encore Pierre-Isaïe Duc ont amené leur regard transversal sur le plateau de cette ex-usine de serrurerie.

Dire la vie, rien que du frontal

Pas de regard transversal dans *Dire la vie*, la dernière création d'Alexandre Doublet qui, partout où elle tourne, marque les esprits. Au contraire, le metteur en scène a choisi une frontalité douce et dénuée d'artifice pour dire ces textes incroyablement forts sur la mort. Le point commun aux cinq auteurs ? Avoir sublimé une blessure. Dans cet oratoire, Émilie Vaudou est Michel Foucault. La comédienne restitue avec un demi-sourire les observations physiques et métaphysiques du *Corps utopique* du philosophe français. Fil rouge de la soirée, elle tisse un lien fluide entre les partitions biographiques, plus émotionnelles et plus chargées.

Comme dans *L'Événement*, récit éprouvant d'Annie Ernaux. La romancière française y revient sur un avortement clandestin qu'elle a subi en 1963. Avec la plus grande retenue, la comédienne Anne Sée égrène les étapes humiliantes de l'opération. Le rendez-vous chez la faiseuse d'anges, la sonde, l'expulsion, le fœtus qui pend en dehors de la jeune femme, le cordon qu'il faut couper, l'hémorragie qu'il faut endiguer et, surtout, la brutalité des praticiens qui, tous, se situent du côté de la loi. Le témoignage est douloureux, mais étonnamment, il est aussi protecteur, comme un cocon, une réparation.

La mouche digne d'une sépulture

Dans *Écrire*, Marguerite Duras regarde une mouche mourir et la fait exister dans son agonie, pour que rien, sur cette terre, ne soit anodin. Assise à l'avant-scène, Malika Khatir a l'expression sans peur de l'auteur. Plus cérébral, plus gracieux aussi, Yassine Harrada entre dans la peau de Didier Eribon. Dans *Retour à Reims*, cet éminent spécialiste de Foucault raconte l'impossibilité de réconcilier celui qu'il était, enfant, dans son milieu ouvrier et hétéro, avec celui qu'il est devenu en tant que gay dans sa sphère universitaire et littéraire. C'est que Didier Eribon s'est construit sur l'injure « sale pédé ! » et, en creusant le nécessaire fossé de protection identitaire, il a également creusé le fossé social qui l'éloigne des siens. C'est la mort du lien.

Deuil, suite et fin, avec le très beau monologue de Serge Doubrovsky. Dans *Le Livre brisé*, l'auteur évoque sa jeune femme disparue à 36 ans. Sa mort est liée à une autodestruction, un détour par l'alcool pour tromper la douleur. La jeune Autrichienne ployait sous le poids du mal que son peuple avait fait aux Juifs. Elle meurt, et son corps à enterrer est encore tiraillé entre les loyautés juive et chrétienne. Pour raconter ce cortège, Alexandre Doublet a cette très belle idée : Gérard Hardy reste debout en silence, face au public, tandis que sa voix qui sort d'un enregistreur raconte, station après station, l'enterrement de sa bien-aimée. La pluie tombe derrière lui, le soleil d'hiver caresse l'ondée. *Dire la vie* parle de la mort, oui. Mais avec une douceur et une lumière qui permettent de la dépasser. ■

Marie-Pierre Genecand est critique danse et théâtre au *Temps* et à la RTS.

Mise en scène: Alexandre Doublet / interprètes: Gérard Hardy, Yassine Harrada, Malika Khatir, Anne Sée, Émilie Vaudou / scénographie, costumes: Nicolas Fleury / lumières: William Lambert / son: Thomas Sillard / construction décor: Tom Richtarch

Coproductions: Arsenic, Lausanne/ Cie Alexandre Doublet/ soutiens: État de Vaud, Ville de Lausanne, Loterie Romande, Fondation suisse des interprètes SIS



Hyperculte. © Diego Sanchez

Passeurs de frontières

Entêtés, hyperactifs mais néanmoins patients, les membres du label Bongo Joe Records ont réussi à ouvrir le champ des possibles en matière de production musicale dans la cité lémanique. — Par Charlie Moine

● MUSIQUE

Carte blanche à Bongo Joe Records (Genève)

Programmation: Vincent Bertholet

MARDI 12.12.17 / 20 H

Zayk

+ Hyperculte

MERCREDI 13.12.17 / 20 H

Cyril Cyril

+ Giallo Oscuro

L'été a jeté son manteau sur la place des Augustins, petit carré de verdure aux faux airs de village, niché à la couture de Genève. Tandis que les ouvriers s'affairent à reboucher les tranchées creusées un an plus tôt, l'ange de la place fourmille dans la moiteur estivale. C'est au numéro 9 que siège l'arcade de Bongo Joe Records, écrin de bois et de verre, prolongée d'une terrasse bricolée à la main. À la fois disquaire, café, micro-salle de concert et quartier général du label, voilà quatre ans que la maison offre aux habitués et aux curieux un modèle original de convivialité. Imaginée comme une permanence, la boutique s'est vite imposée comme la partie émergée d'un chantier souterrain, méticuleux et engagé. En témoigne l'arrière-salle, cuisine saturée de cartons de vinyles fraîchement livrés, de fûts de bière locale et de casseroles empilées.

« L'idée était de proposer ce que l'on aime de mieux dans chaque style. » Cyril Yeterian, boss du label aux 2 bougies a, dès les premières heures, érigé l'amour et la passion comme matières premières de cette aventure hors norme. Avant cela, c'est son énergie déployée au cœur du trio Mama Rosin, au fil d'interminables tournées, qui a creusé des sillons tenaces. En héritage de ce long voyage sonore, il a réuni une équipe de passionnés et d'activistes. Ainsi, épaulé par Vincent Bertholet, Laurent Matthew Perret, Matthieu Heiniger, Bongo Joe s'est rapidement forgé une cartographie sans frontière,

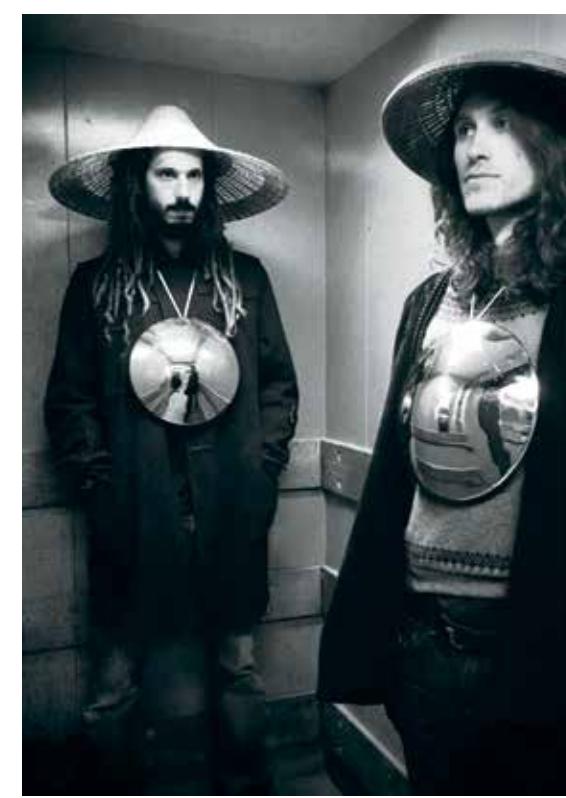
doublée d'un recours assumé au coup de cœur : « On se doit de donner à entendre une musique qui donne envie d'écouter de la musique. »

Comme à l'ouverture d'un livre de recettes, parcourir le catalogue du label est l'assurance de se laisser conter des histoires. Récits d'hommes libres, de territoires et de paysages, chroniques de temps passés et futurs, de combats et d'engagements. Ces morceaux de vies, pressés sur galettes 33 tours, sont le fruit d'une sélection qui fait fi de toute logique commerciale au profit d'accords de goûts et d'une obsession de perles rares.

Ici, le maloya à fleur de peau d'Alain Peters, icône absolue de la musique traditionnelle de l'île de La Réunion, entre sans embarras en résonance avec les productions de la nouvelle garde psych-folk-anatoliennes, prolifique et virtuose (Derya Yildirim & Grup Şimeşk, Altın Gün...). Là, le tsapiky colérique et tribal de Damilly, fiers gardiens de la recette des rythmes aussi ancestraux que technicoïdes, rend sans sourciller les coups de boutoir des guitares tranchantes du combo post-punk The Staches.

Enfin, et puisque le jeu de jambes est, chez Bongo Joe, aussi estimable que celui des méninges, nombre de sorties font la part belle à des productions plus cérébrales, mélodiques et cotonneuses. On peut ainsi croiser, en fouillant dans ce même bac, le dixième opus du trio canadien Ok Vancouver Ok, bricoleurs méticuleux d'une pop délicate et fragile, ou encore le mystérieux projet de Rocks & Waves Song Circle, gourou voyageur qui convoque un cœur gospel aussi fantomatique qu'envoûtant, pour livrer un magnifique hymne à l'amour (encore !) et à l'unité.

Qu'ils soient initiés à Hambourg ou à Saint-Denis, à Amsterdam ou à Tuléar, les projets sélectionnés par le label entretiennent un dénominateur commun : la magie qui ne nécessite ni datation ni localisation, une essence instinctive et un sens de la poésie qui ne se rangent ni à l'ombre d'un genre ni dans l'élan d'une mode. Les disques Bongo Joe sont ainsi façonnés, et puisque les six sens de Cyril Yeterian sont toujours aussi aiguisés, promettons-nous de garder yeux et oreilles rivés sur les nombreuses signatures qui viendront bientôt fleurir l'étal de ces artisans de paix, ces agitateurs de curiosités, ces passeurs de frontières.



Cyril Cyril. © Xavier Ripolet

Hyperculte

« Souffler sur le feu n'a jamais eu vertu à l'éteindre, bien au contraire. En réponse, la flamme prendra de plus belle pour embraser sans retenue. » Voilà l'accord de ces deux éléments, le vent et le feu, qui pourrait définir le solide ancrage du duo Hyperculte.

Forgé dans les sous-sols de la cité de Calvin, ce duo contrebasse-batterie réunit Simone Aubert (Massicot) et Vincent Bertholet (Orchestre Tout Puissant Marcel Duchamp) et défend une partition rythmique millimétrée laissant le champ libre à des textes scandés avec ferveur. Ainsi, les deux pyromanes invitent autour d'un grand bûcher les paroliers et écrivains Tristan Tzara, Brigitte Fontaine ou encore Douglas Adam.

Dans la transe d'Hyperculte, il n'est plus seulement question de danser, mais aussi de souffler le chaud et le froid sur un monde vacillant, de crier l'urgence, et de réveiller l'être sauvage qui sommeille en nous.

Zayk

Durch den Äther, première livraison sur galette des cinq copines de Zayk, a tout d'un album psycho rock classique. Pourtant, à l'écoute des quatre titres hypnotiques qui la composent, un phénomène opère : l'éjection instantanée de l'auditeur aux confins de son confort. S'ensuit une longue voltige au-dessus de Zurich, Liverpool et San Francisco. L'atterrissement, plus ou moins contrôlé, le dépose enfin dans un canapé au cuir usé, au cœur d'une cave mal éclairée. Ici, musiciens et spectateurs se mêlent en une danse collective, rythmée par la lourdeur de la batterie, par le déferlement de guitares passées au travers des reverbs, par les envolées psychédéliques des synthétiseurs analogiques. D'un concert, il n'est plus question. Entre jam et cérémonial rédempteur, les morceaux commencent, mais ne s'arrêtent plus. Les corps et le cheveu ondulent, les consciences se libèrent à mesure que les mots manquent. Une expérience aux frontières du réel, sans aucune obligation de retour.

Cyril Cyril

Tout droit sorti d'un épais brouillard, c'est masqué qu'avance le duo Cyril Cyril. Vagabonds volatils, les musiciens, échappés de Mama Rosin et de Plaistow partent à l'assaut du monde, armés de leur seul courage, d'un banjo, d'un mélodéon et d'une batterie étrange. Nul ne sait s'ils sont guidés par une soif de justice ou par un besoin de colporter leurs ritournelles. Ce qui est certain,



Giallo Oscuro. © Eric Motte

c'est que, tels des miroirs de l'âme, ils déroulent des frasques teintées de blues bancal et de folk lumineux. Le tandem, camouflé fanfare fantôme, écrit au laser un hymne à une Amérique désabusée, à un Orient titubant, en confrontant fantômes du passé et figures tutélaires.

Giallo Oscuro

Véritable ovni dans la collection de soucoupes volantes qui composent le catalogue de Bongo Joe Records, Giallo Oscuro s'évertue à réanimer avec virtuosité la musique des « gialli », ces films italiens mêlant effroi, meurtre et érotisme. Héritier d'une longue tradition de l'opéra et du grand-guignol, ce style à part entière a connu son apogée dans les années 1970, époque où les productions de « thriller spaghetti » faisaient recette à travers le monde. John Menoud et Benoît Moreau, instigateurs, ont fait bien plus que réincarner cette époque dorée dans un spectacle théâtral. Ils ont composé une partition musicale cinématographique et réuni un orchestre entièrement dédié à la cause des gialli.

Giallo Oscuro est un hommage aux grands chefs d'orchestre et compositeurs tels que Bruno Nicolai, Ennio Morricone ou Riz Ortolani. C'est aussi une invitation à apprécier la richesse d'une musique à l'avant-garde de nombreux courants contemporains tels que le free-jazz, le noise et l'électroacoustique. —

Charlie Moine est coordinateur de projets culturels, spécialisé dans l'occupation temporaire de l'espace public.



Zayk. © Benjamin Rauber



Bern ist überall en 2015: N. Revaz, C. Brantschen, A. Camenisch, A. Von Graffenried, A. Blum, A. Jaccoud, G. Meister, M. Rieben, M. Stauffer, M. Pfeuti, P. Lenz, G. Kmetta, B. Sterchi, L. Boissier. © DR

Histoires de langues

Dans une étrange et drôle performance, le collectif Bern ist überall joue et jongle avec les mots, déforme et reforme les langues.

— Par Daniel de Roulet

● LITTÉRATURE

LUNDI 11.12.17 / 19H

Bern ist überall

En partenariat avec la Maison de la poésie

Maison de la poésie, passage Molière, 157, rue Saint-Martin, 75003 Paris



Bern ist überall est un groupe d'écrivains, de musiciens, de performeurs, de poétes d'une parole dite et pas toujours écrite. Jeunes et moins jeunes, elles, ils se retrouvent pour monter sur scène en différentes formations, pour partager, d'abord entre eux puis avec le public, des textes courts de leur invention. Et cela non pas en une seule langue, mais en autant de langues qu'ils savent ou ne savent pas. Par exemple en suisse allemand, en suisse français, en serbo-turc ou en turbo italien, ou encore en un romanche dérivé du romanichel. Et bien sûr en globish, cet anglais numérisé, revisité par l'austro-hongrois et le *spoken word*.

Ils s'amusent des imprécisions et des précisions de chaque langue, des vingt-trois manières de nommer le cervelas en Suisse et la saucisse en Auvergne. Bien malin le spectateur qui aura compris de quelle contrée éloignée ils apportent leur identité.

J'en ai fait partie. Depuis 2003, ils sont en route, devenus produits d'exportation comme l'architecture bâloise, la viande des Grisons et les neiges du Cervin. À ce propos, il leur arrive de ne pas savoir si le Cervin porte bien son nom ou s'il ne s'appelle pas plutôt comme en italien Cervino ou Matterhorn comme en allemand ou Tournevis comme en valaisan. C'est que même nos montagnes, après un spectacle de Bern ist überall, ne savent plus bien comment se nommer.

Leur langue est partout et s'appelle le partout: partout écrit, partout oral, partout murmuré. Cette langue ne leur appartient pas. Voilà ce qu'ils en disent: « Il n'existe ni langue à soi ni langue étrangère. Toutes les langues sont des langues étrangères. Le partout est la langue de l'ici, du maintenant, mais aussi du n'importe où et de l'ailleurs. Ici et maintenant, on parle quantité de langues. Quand on parle, on le fait en plusieurs langues. Les langues ne s'excluent pas. Elles se réfèrent l'une à l'autre, se conditionnent l'une l'autre. Dans les têtes, il y

a place pour plusieurs langues. Les langues ont chacune leur place, ne s'enlèvent rien, se complètent. » Le partout de Bern ist überall a son rythme et sa couleur. « Les langues sonnent quand on les fait sonner, éclosent dans la bouche. Le monde laisse ses traces dans la langue, elles racontent le pouvoir et ses abus, parfois essaient de dire une vérité. La langue en dit plus que ne le voudrait la communication. Elle produit plus de malentendus qu'elle n'en dissipe. Il vaut la peine de l'écouter sonner, de l'entendre dire. »

Et pourquoi s'appellent-ils Berne est partout? *Bern über alles* pour se moquer de *Deutschland über alles*? Ou *America first*? Ou pour rire du cocorico de Notre France est partout? Non, ils veulent juste faire remarquer que la capitale de la Suisse pourrait être partout, pas seulement le Comité olympique à Lausanne, le Parlement à Berne, et la Bourse à Zurich mais aussi chez les camionneurs à Pristina, chez les migrants revenus à Calais, chez les noctambules parisiens ou les derniers francophones du Mississippi.

De toute ville, ils savent faire une capitale pourvu qu'on y parle plusieurs langues. Pour ce qui est du pays d'où la plupart d'entre eux ont commencé leur voyage, une légende à la peau trop épaisse voudrait faire croire que, comme sur les billets de banque, on n'y parle que quatre langues. Bern ist überall est la preuve vivante et performante que du côté de Berne toutes les langues sont parlées avec plus ou moins de déformations et de bonheurs. Et comme ils sont écrivaines, musiciens et de partout, le spectateur de leur merveilleux passage sur scène doit s'attendre à ne pas tout comprendre de la première oreille venue, mais à être emporté par la musicalité de leur rire, le sérieux de leurs propos politiques, la drôlerie de leurs pitreries multilingues. Le résultat serait atteint si, sortant de là, les spectateurs, même parisiens, séduits par ce bel hommage à Babel, s'apercevaient qu'ils ne sont plus les dépositaires du bien-parler francophone. Alors qu'à la Révolution française, plus de la moitié des habitants de France ne comprenaient pas le français, en Suisse romande déjà, cette langue n'avait plus besoin d'être imposée à la force des baïonnettes. « Il n'y a pas de langues majeures et de langues mineures. Chaque langue donne un point de vue sur le monde et le fait résonner. »

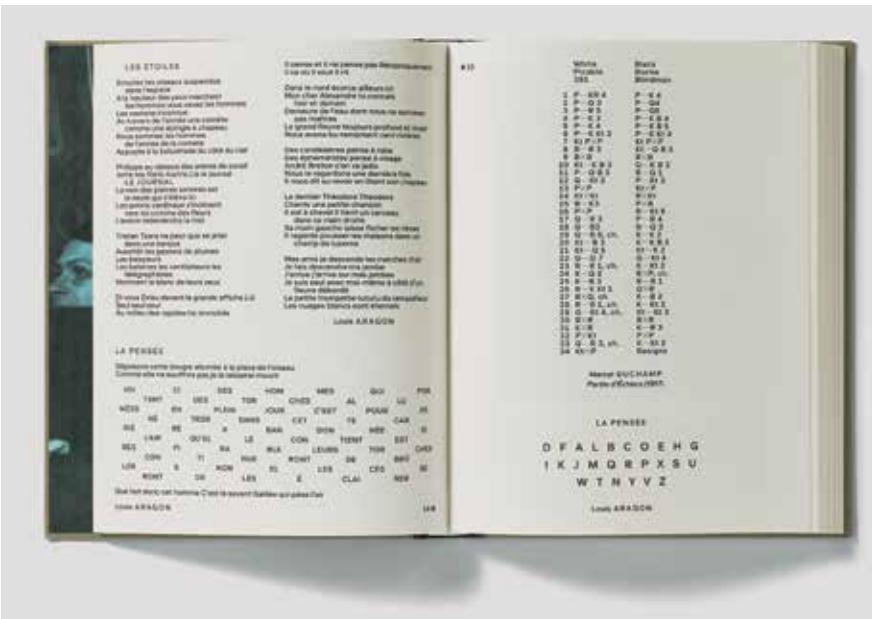
Daniel de Roulet est l'auteur de *La Simulation humaine*.

Swiss Made Books

Depuis plus de soixante-dix ans, le graphisme suisse est à l'honneur grâce au concours des Plus beaux livres suisses. — Par Joël Vacheron

La première édition du concours des Plus beaux livres suisses a été organisée en 1943, lorsque cinq experts décidèrent de choisir une vingtaine de publications exemplaires des standards de l'époque. Le typographe Jan Tschichold est souvent retenu comme étant le fondateur du concours. L'événement, aujourd'hui organisé par l'Office fédéral de la culture, a acquis une réputation internationale. Les catalogues et l'exposition qui accompagnent chaque édition constituent un état des lieux des standards et des tendances dans le champ du design graphique. En début d'année, un jury composé de cinq personnalités a été réuni par Nicole Udry, la nouvelle coordinatrice du concours, pour faire une sélection parmi les centaines de candidatures envoyées à l'OFC. Les vingt-quatre projets primés ont été choisis en fonction de critères précis, tels que qualités graphiques et typographiques, cadre conceptuel, originalité des procédés techniques ou encore adéquation des matériaux utilisés.

Même si on trouve beaucoup de publications artistiques, notamment des catalogues, des monographies ou des livres d'artistes, le concours n'est pas restrictif. Par exemple, une recherche ethnographique menée en Angola et un recueil commémoratif d'une région rurale helvétique font partie des lauréats. À noter aussi que



Dadaglobe Reconstructed, Kunsthaus Zurich (design Norm, Zurich). Photo: Simon Schmid © OFC

Bonbon (Valeria Bonin et Diego Bontognali) a remporté le prix Jan Tschichold qui, chaque année, honore un designer ou un studio pour la qualité de son travail.

Hannah Weinberger, extrait de *Believe It or Not!*, 2017, Edizioni Periferia, Luzern/Poschiavo.

Saisir l'insaisissable

À l'occasion de Nuit blanche, la prolifique artiste Hannah Weinberger expose ses visions du quotidien. — Par CCS

Hannah Weinberger est une jeune femme hyperactive, basée à Bâle, qui voyage beaucoup et enseigne à l'Institut Kunst de l'école FHNW à Bâle. Comme elle ne fait pas de distinction entre l'art et la vie, son travail est ancré dans son quotidien. Elle enregistre et filme toutes sortes de situations ou de lieux: la rue bien sûr, des

oiseaux dans le ciel, des zoos ou des aquariums où elle se rend pour se relaxer, des publicités TV ou papier, des vitrines, un barman préparant un cocktail, des femmes qui dansent, etc. Souvent, elle se concentre sur des détails, une main, un projecteur lumière, un reflet dans une boule de verre, un slogan sur un écran ou l'œil d'un bébé. Elle constitue ainsi des bases de données de sons et d'images, tantôt longues tantôt furtives, à partir desquelles elle compose des pièces sonores et des vidéos. Ses œuvres proposent des sortes de voyages visuels, entre archive et mémoire, entre histoire et récit, mais sans narration linéaire.

Elle cherche à créer des situations dans lesquelles l'œuvre, la personne et le moment interagissent sans points spécifiques de référence. Ses « roches sonores » ou ses installations de multiples vidéos projetées sur les murs ou sur des rideaux, comptent parmi ses œuvres les plus significatives. Pour Nuit blanche, un événement qui est lui-même générateur de milliers d'images, l'artiste Hannah Weinberger imagine un projet pour la vitrine de la librairie du CCS, que les passants peuvent découvrir depuis la rue.

● EXPOSITION

13.09 - 17.12.17

Les plus beaux livres suisses 2016



Roger Ziegler, par Philipp Thöni, 2017.

Réflexions musicales

Depuis dix ans, Roger Ziegler est responsable du programme musical de la Dampfzentrale de Berne. Qu'est-ce qui lui fait perdre son calme ? Qu'est-ce qui le réjouit et qu'est-ce qui le décroît dans la musique d'aujourd'hui ? — Par Ane Hebeisen

Il est parfois difficile de transformer un ordinaire consommateur de musique en consommateur de musique intéressé. Pour Roger Ziegler, l'épisode clé qui a stimulé sa curiosité pour ce moyen d'expression fut une illumination qui l'a traversé en regardant la télévision suisse. Dieter Meier, leader du groupe Yello, était l'invité d'une émission et présentait un clip vidéo du groupe pop-surréaliste The Residents. Rien de semblable n'était jamais arrivé jusqu'à Worblaufen, banlieue de Berne, où Roger Ziegler a grandi. Il commença à faire des recherches.

Au début — difficile à imaginer, aujourd'hui — le jeune Roger Ziegler était plutôt du genre hit-parade. Chaque semaine, il compilait méticuleusement de nouvelles cassettes, donnant la priorité aux nouveautés, éliminant les intros, enchaînant Mike Oldfield, Visage et Kim Wilde — les premières années 1980, en somme. Que pouvait-il faire, après tout ? Chez ses parents, la musique n'était pas un objet de recherche. On y écoutait exclusivement les Beatles, les Rolling Stones, parfois DRS 1. Et si l'on voulait aller chercher une motivation particulière dans le passé de Roger Ziegler, ce serait le désir de prou-

ver qu'il existe, dans le monde de la musique, autre chose que les Beatles et les Rolling Stones. Depuis 2007, Roger Ziegler organise des concerts à la Dampfzentrale de Berne — en solo de 2012 à 2016, puis en tant que membre d'un comité de trois directeurs. Et il est exactement la bonne personne au bon endroit.

Le bâtiment sur l'Aar, qui fête cette année ses 30 ans d'activité, est un produit conceptuel typique des politiques culturelles. Celles-ci injectent de l'argent et, en concertation avec l'équipe de programmateurs, elles déclinent de la fonction culturelle du lieu. Après quoi les programmateurs sont libres dans leur programmation tout en s'assurant que celle-ci n'entre pas en compétition avec celles d'autres lieux. Dans le domaine de la musique, la mission de la Dampfzentrale consiste, en gros, à représenter des formes particulièrement innovantes et contemporaines sans hésiter à explorer également les frontières de la culture pop. Depuis bientôt dix ans, Roger Ziegler nous prouve que ces nécessités théoriques peuvent être satisfaites de façon tout à fait jouissive dans les secteurs culturels de niche.

L'interprétation de Roger Ziegler de la culture pop branchée et de la musique contemporaine va des chansons obliques de Brigitte Fontaine aux escapades sonores du groupe de musique électronique Esplendor Geométrico, en passant par la musique électroacoustique de Pierre Henry ou la pop globale de Neneh Cherry. Les personnages qui l'intéressent, sont les artistes qui

apportent également quelque chose sur le plan humain. Des musiciens qui lancent des défis. Subversifs, explorateurs sonores, révoltés et contestataires. Ce penchant pour l'extrême semble en contraste avec la nature à première vue plutôt équilibrée de cet homme de 46 ans. Ziegler est tout sauf une tête brûlée. Aucun scandale, aucune excentricité, pas de bagarres dans la salle, pas de danses expressionnistes lors de concerts particulièrement réussis ni d'excès au bar de la Dampfzentrale. Il ne fait pas d'annonces extravagantes sur scène — d'ailleurs, il ne fait pas d'annonces du tout. Les feux de la rampe ne semblent pas tellement être sa tasse de thé.

Mais cette impression n'est pas définitive. Elle est ébranlée, par exemple, par le fait que Roger Ziegler est membre de Herpes Ö DeLuxe, groupe de musique bruitiste, qui depuis vingt ans joue dans le monde entier sa musique aux dissonances troublantes et dont les concerts uniques, visant à ouvrir l'esprit, lui ont acquis une excellente réputation sur la scène noise internationale (la dernière fois au festival Villette Sonique à Paris). Après tout, Ziegler est responsable de la cohérence harmonique et structurelle du groupe, si l'on peut dire. Recherche-t-il l'harmonie dans les extrêmes ? La question l'amuse : « C'est simplement dû au fait que je suis le seul du groupe à savoir jouer d'un instrument. De là à dire que je suis un chercheur d'harmonies, il y a un grand pas. » S'il ne s'agit pas d'harmonie, il s'agit peut-être de constance. Avant d'atterrir à la Dampfzentrale, Ziegler travaillait auprès du label zurichois Recommended Records.

RecRec a été la première maison de disques à importer des sonorités inhabituelles en Suisse, ce qui lui a valu, à partir des années 1980, la position de pionnier et de relais musical le plus important de la scène indie helvétique. Ziegler y a travaillé pendant seize ans. Il y serait d'ailleurs resté, si le déclin progressif de l'industrie musicale n'avait mené à d'étranges décisions stratégiques dans les hautes sphères de la direction.

Roger Ziegler n'est pas très fan des changements radicaux. Il a longtemps refusé d'avoir un téléphone portable et a toujours Spotify en horreur, même s'il ne pourrait plus vivre sans. Avoir appris à conduire récemment est un des derniers grands bouleversements de sa vie, explique-t-il en souriant. À un moment donné, il mentionne avoir remarqué que les gens qui s'occupent de musique radicale sont souvent plutôt petit-bourgeois dans la vie de tous les jours. Roger Ziegler n'appartient pas à cette catégorie. C'est un caractère plein d'esprit, vif, captivant. Son horizon musical est vaste et lorsqu'il ne comprend pas un genre musical — comme le jazz, par exemple —, il l'explore jusqu'à dénicher quelque chose qui lui plaît. Son esprit de recherche ne s'éteint jamais, malgré la déception occasionnelle de constater combien il est devenu difficile, depuis une vingtaine d'années, d'apporter des innovations révolutionnaires dans le domaine musical. Par-dessus tout, ce sont les développements de la musique électronique qui l'ont déçu.

« La techno de la fin des années 1980 avait promis de tout remettre en question, dit-il. Et par la suite, elle l'a fait, mais aujourd'hui, il reste bien peu de chose de cet esprit révolutionnaire et de ces promesses. » On copie trop de choses. Les jeunes de 20 ans écoutent actuellement la même chose que leurs parents. « Ce n'est pas un reproche à la jeunesse, mais plutôt aux artistes. »

Quand Ziegler parvient quand même à dénicher un musicien qui lui fait tourner la tête, il le fait publier par son label de musique expérimentale Hinterzimmer qu'il gère à côté — son « hobby coûteux », comme il l'appelle. Il a publié plusieurs artistes de niche tels que Géhalia

Tazartès, Rhys Chatham ou Strotter Inst. Roger Ziegler n'aime pas beaucoup parler de lui-même. Non pas parce qu'il n'en a pas envie. Mais on dirait parfois que quelque chose de lui-même lui échappe, quelque chose sur quoi il aimera faire une thèse. Les questions personnelles sont accueillies par de longues pauses de réflexion. « Qu'est-ce qui a le potentiel de vous faire perdre votre calme, monsieur Ziegler ? » Après avoir mûrement réfléchi, il capitule devant la question. Plus tard, il confiera que l'organisation des concerts le rend toujours nerveux : « Je ne peux pas profiter de l'événement tant que je ne me suis pas assuré que tout va bien, aussi bien du point de vue artistique que de celui de la réception du public. » Il ajoute en riant qu'il n'est pas tout à fait mécontent de ne pas avoir à organiser un concert tous les soirs. « J'aimerais avoir la même sérénité que j'observe chez les autres organisateurs », avoue-t-il. Cela ne veut pas dire pour autant qu'il souhaite rester dans l'ombre quand il s'agit de l'organisation des concerts : « Je n'aime pas particulièrement l'idée d'un intendant qui se fait servir par les autres au sein d'une institution culturelle. Je ne me vois pas comme le rouage d'un système. »

Un rouage, il ne l'a jamais été — et ne risque pas de le devenir. Depuis son entrée dans le comité de direction de la Dampfzentrale à la suite de la destitution de l'intendant précédent, Georg Weinand, ses responsabilités par rapport à l'institution ont augmenté. « J'ai plus de tâches et la même liberté artistique qu'auparavant », dit Ziegler. Mais ce qui lui manque le moins, ce sont les heures de discussion passées à expliquer et à justifier son programme. Et l'atmosphère s'est améliorée depuis que la direction s'est élargie : « Il y a une meilleure ambiance. »

Comment juge-t-il la professionnalisation — les critiques parlent même d'une institutionnalisation — de la Dampfzentrale, qui selon beaucoup en fait un lieu sans âme ? « D'un côté, c'est une bénédiction, dit Roger Ziegler. Quand quelque chose ne marche pas, le problème est réglé avec compétence par une équipe. Mais cette professionnalisation a aussi pour conséquence que la Dampfzentrale, aujourd'hui, n'est plus un pêle-mêle d'acteurs culturels. Il y a des sections et des compétences clairement délimitées. »

Dans son travail quotidien, Roger Ziegler est souvent confronté au fait que la Dampfzentrale se conçoit avant tout comme une salle de danse, un domaine nécessitant une planification préalable beaucoup plus longue que pour l'organisation de concerts. « Ces différentes vitesses de planification des divers secteurs font que la section qui dicte le calendrier, est celle qu'il faut planifier le plus tôt, explique Roger Ziegler. Nous avons déjà assez souvent dû renoncer à un groupe parce que nous n'avions pas de dates flexibles. »

Ces impondérables de planification ne se remarquent pas dans le programme. La Dampfzentrale est un peu la pochette-surprise musicale de la ville de Berne. Roger Ziegler y propose des réflexions en cours et — en particulier dans le cadre du festival Saint Ghetto — il laisse monter sur scène des artistes qui, certes, n'ont pas de disque d'or à leur mur, mais qui ont exercé une influence déterminante sur le développement de la musique.

Bref, Roger Ziegler offre une scène aux incompris de la musique pop. Dans ce pays, pratiquement personne d'autre ne le fait avec autant de constance et un goût aussi sûr. ■

Ane Hebeisen est critique musical au quotidien *Der Bund* et membre du groupe tropical new wave Da Cruz, qui jouera le 7 octobre à FGO-Barbara à Paris. Ce texte est une version remaniée d'un article déjà paru dans *Der Bund*.

Roger Ziegler en quelques dates

1971 : naissance à Berne
1991-2007 : diverses positions auprès de RecRec Zurich. Fondée en 1979, cette maison de disques (label, shop et exploitation) a été une des premières entreprises européennes à s'engager pour la diffusion de la musique expérimentale.

1996-aujourd'hui : membre du groupe musical expérimental Herpes Ö DeLuxe (fondé en 1995).

2007-aujourd'hui : positions diverses auprès de la Dampfzentrale Bern. Depuis 2012, il est responsable du programme musical ; depuis 2016, il est également membre de la direction administrative et de la direction artistique.

2007-aujourd'hui : responsable de label chez Hinterzimmer Records (qui a publié, entre autres, les compositions de Lubomyr Melnyk, Ghéraldine Tazartès, Rhys Chatham et Z'EV).

2015-aujourd'hui : membre du comité de l'association pakt-bern, le réseau de la nouvelle musique.

Illustrateur

Philipp Thöni fait partie du studio de graphisme et d'illustration Blackyard qu'il a créé avec Christian Calame, Jared Muralt et Silvio Brügger. Ils sont basés à Berne.
www.blackyard.ch.

POCHE

saison_drüüü

Bienvenue au théâtre.

Bienvenue chez vous!

/ GVE

La Bâtie-Festival de Genève

— **4.48 Psychose**
texte_Sarah Kane
mise en scène_mAthieu Bertholet
11.09-16.09

sloop4 murmures

— **Les voies sauvages**
texte & mise en scène_Régis Duqué
d'après les récits de Dominique De Staercke
25.09-05.11

— **Krach**
texte_Philippe Malone
mise en scène_Selma Alaoui
25.09-05.11

— **Votre regard**
texte_Cédric Bonfils
mise en scène_Guillaume Béguin
02.10-05.11

— **Erratiques**
texte_Wolfram Höll
traduction_Laurent Muhleisen
mise en scène_Armand Deladoëy
16.10-05.11

“Regardez-moi disparaître”

“je veux dire
elle est où la limite”

“la violence et ses
promesses d'extase”

“Vous vous êtes endormie
avec un étranger tout près
de vous”

“Et ensuite la nuit tombe.”

sloop5 machines du réel

— **Arlette**
texte_Antoinette Rychner
mise en scène_Pascale Güdel
27.11-28.01

— **Moule Robert**
texte_Martin Bellemare
mise en scène_Jean Mompart
04.12-28.01

— **Voiture américaine**
texte_Catherine Léger
mise en scène_Fabrice Gorgerat
08.01-28.01

cargo6

— **Bois Impériaux**
texte_Pauline Peyrade
mise en scène_Céleste Germe,
Collectif Das Plateau
19.02-11.03

cargo7

— **CHANGE L'ÉTAT**
D'AGRÉGATION DE TON
CHAGRIN ou QUI NETTOIE LES
TRACES DE TA TRISTESSE?

texte_Katja Brunner
traduction_Marina Skalova
mise en scène_Anna Van Brée
23.04-13.05

“Vous vous d'mandez
c'qui donne
aux r'lations humaines
un gout d'calcul”

“Étouffer des révoltes
c'est contre mes
principes”

“Manger. Boire. Redevenir
des bêtes. Des bêtes qui
font des cérémonies.”

POCHE /GVE
Théâtre /Vieille-Ville
Rue du Cheval-Blanc 7
1204 Genève
+41 22 310 37 59
billetterie@poche---gve.ch
poche---gve.ch



DES BLANCS DE CLASSE MONDIALE!

Voici quelques-uns des lauréats du Mondial du Chasselas 2017, un concours international qui a vu s'affronter 791 vins de cépage chasselas en provenance de sept pays. Ces bouteilles et bien d'autres seront présentées lors d'une grande dégustation au siège de l'Organisation Internationale de la Vigne et du Vin [OIV], 18, rue d'Aguesseau (Paris 8^e), le lundi 11 septembre 2017 de 15h à 20h.

Entrée libre, mais inscription obligatoire à l'adresse info@mondialduchasselas.com jusqu'au 4 septembre.

Plus d'informations sur le concours:
www.mondialduchasselas.com



Irène Jacob Jacques Gamblin

Gilles Jobin Johann Le Guillerm

Dada Masilo Stephan Eicher

Dorian Rossel Pierre Richard

Dorothée Munyaneza Emmanuel Meirieu

Cie Alias Batsheva Dance Company

Emma Dante

Olivier Letellier

Erika Stucky

Pierre Guillois

Samuel Achache

Katie Mitchell

Cie Finzi Pasca

Titi Robin

Jeanne Candel

Ambra Senatore

Saison 17-18
forum-meyrin.ch
Genève

LA PRESSE DE QUALITÉ EST PLUS IMPOR- TANTE QU' JAMAIS

NOUS NOUS ENGAGEONS,
ABONNEZ-VOUS!

En vous abonnant au Temps, vous ne nous apportez pas seulement un soutien essentiel, vous protégez aussi les fondements de vos libertés individuelles.

Toutes nos offres d'abonnement sont à découvrir sous
www.letemps.ch/abos ou au 0848 48 48 05

www.letemps.ch

LE TEMPS

Chromatique Une sélection colorée dans la collection d'art verrier

Jusqu'au 24 septembre 2017

Miroir Miroir

Jusqu'au 1^{er} octobre 2017

François Daireaux Blow Bangles. Million Bangles.

Du 25 octobre 2017 au 18 février 2018

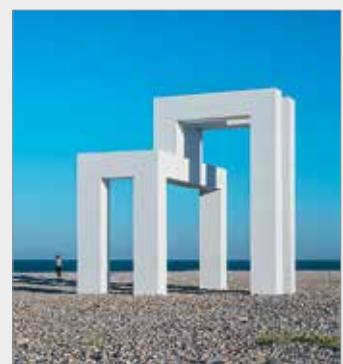
Wieki Somers Carte blanche

Du 25 octobre 2017 au 18 février 2018

mudac

MUSÉE DE DESIGN
ET D'ARTS APPLIQUÉS
CONTEMPORAINS
PL. CATHÉDRALE 6
CH-1005 LAUSANNE / mudac.ch
MA-DI 11H-18H / LU FERME

L'actualité culturelle suisse en France / Expositions / Sélection du CCS



LANG/BAUMANN Un été au Havre

À l'occasion des 500 ans du Havre, de mai à octobre, la ville est investie par des propositions de plasticiens, designers et metteurs en scène pour ce qui s'appelle *Un été au Havre*. Parmi les artistes, le duo helvétique Lang/Baumann propose une sculpture qui ouvre sur la mer et rend hommage à la structure moderne de la ville nouvelle, reconstruite dans les années 1950 par l'atelier de l'architecte Auguste Perret. La symétrie des tours de la porte Océane qui ouvre l'avenue Foch sur la Manche se retrouve évoquée par une structure géométrique blanche posée sur la plage.

Le duo bernois cite Max Bill, artiste et architecte suisse, comme un écho au modernisme singulier de Perret.

Denis Pernet

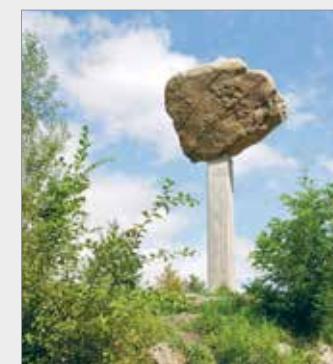
Le Havre, jusqu'au 8 octobre 2017



URIEL ORLOW – Theatrum Botanicum: The Memory of Trees

Uriel Orlow poursuit ses recherches sur les champs culturels et politiques avec un projet en lien avec la botanique et les relations entre des acteurs humains et non humains. *Theatrum Botanicum: The Memory of Trees* explore les conséquences du colonialisme dans les échanges d'essences de plantes, en particulier entre l'Afrique du Sud et le Royaume-Uni. Pourquoi certaines fleurs échapperaient-elles au boycott exercé par les pays occidentaux contre l'apartheid ? Qu'en est-il des origines africaines du géranium, plante devenue européenne dans le cliché touristique ? Ces questions permettent à l'artiste de penser notre rapport politique à la nature. DP

Pougues-les-Eaux, Parc Saint-Léger, Centre d'art contemporain, du 23 septembre au 10 décembre 2017



PETER REGLI Dark Talisman of Snow

Fidèle à son projet *Reality Hacking*, l'artiste Peter Regli présente, à l'occasion de son second solo dans sa galerie parisienne, une nouvelle série de travaux récents qui cherche à perturber le réel. Si l'ironie visuelle reste présente, un humour plus sombre s'empare de *Dark Talisman of Snow*. La noirceur de bronzes abstraits moulés à partir de fond perdu remplace la blancheur des bonshommes de neige en marbre. D'anciennes cages à oiseaux renferment des pierres noires qui évoquent les volatiles absents.

Ces pierres offrent un contraste entre l'inertie de la matière et les formes évocant le vivant, ce qui passionne l'artiste et nourrit une recherche quasi anthropologique, liée à divers rites culturels. DP

Paris, Art: Concept, du 3 septembre au 7 octobre 2017



GILGIAN GELZER Vers le rouge

La présentation monographique de Gilgian Gelzer dans sa galerie parisienne se place dans un cycle d'expositions initié au Kunsthaus de Soleure et qui se poursuit à la Fondation Fermet-Branca de Saint-Louis fin 2017. Une série de dessins de format 140 x 110 cm, travaillés à la mine de plomb et au crayon de couleur, constituent le cœur de ce projet. Les lignes tracées, par des gestes amples ou des répétitions intenses, créent des réseaux graciles de matière colorée. Effectués par l'artiste debout, les dessins restituent la *physicalité* du mouvement comme un rapport particulier à la feuille de papier. Le dessin engage au-delà de la main le corps tout entier de l'artiste et du visiteur. DP

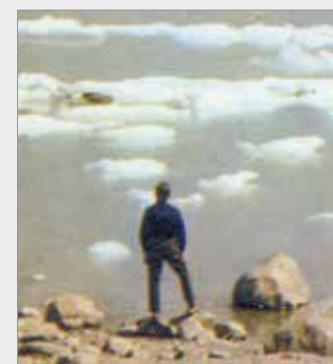
Paris, galerie Jean Fournier, du 8 septembre au 21 octobre 2017



MICHEL VOÏTA Dire Noces

Après avoir adapté et joué *Du côté de chez Swann* plus de cent fois en Suisse, en France et en Belgique, Michel Voïta a quitté les phrases ultra élaborées de Proust pour les éclats plus bruts d'Albert Camus. En janvier dernier, l'élegant comédien suisse a créé *Camus – Dire Noces*. Un spectacle composé de *Noces*, quatre courts essais autobiographiques de l'auteur français revenu sur ses terres d'Algérie et ravi par l'union hédonique entre l'homme et la nature. Suivi de *L'Été*, l'évocation de la ville d'Oran, écrasée par le soleil et consumée d'ennui. Michel Voïta sait entrer en poésie lorsqu'il s'agit de refléter les parfums, les oscillations de la mer et les aspirations de la montagne. Tant de délicatesse discrète, Camus aurait aimé. Marie-Pierre Genecand

Paris, Théâtre Rive Gauche, du 9 au 14 octobre 2017



KARIM BEL KACEM 23, rue Couperin

Karim Bel Kacem est réputé pour ses pièces de chambre. Des spectacles enfermés dans des boîtes que le public regarde de l'extérieur, muni de casques diffusant les dialogues joués à l'intérieur. Dans *23, rue Couperin*, pas de boîte, mais un plateau strié de cages à lapins figurant le Pigeonnier, son ancienne cité d'Amiens. Comment évoquer cette banlieue née de l'immigration de masse ? Par le documentaire sonore, le jeu solo de Fahmi Guerbâa et un concert de musique donné en direct. C'est que, ironie, les rues du Pigeonnier portent le nom de compositeurs célèbres. Ainsi, l'Ensemble Ictus propose des ballades inspirées de promenades le long des rues Debussy, Couperin, Mozart, etc. Puissant et sensible. MPG Amiens, Maison de la culture d'Amiens, du 9 au 14 octobre 2017



FRANÇOIS GREMAUD ET PIERRÉ MIFSUD Conférence de choses

Cette proposition de François Gremaud a enflammé le public du CCS en 2014 et 2015. Imaginée en collaboration avec le comédien Pierre Mifsud qui relève chaque soir le défi du gai savoir, la *Conférence de choses* est une performance insolite qui part du lieu où elle est donnée pour rejoindre une pile de connaissances vertigineuse. Dans *Compassion. L'histoire de la mitraillette*, le metteur en scène suisse nous transporte sur le territoire de la guerre civile au Congo et aux côtés des réfugiés du Proche-Orient qui prennent la Méditerranée. Ce double monologue emmené par la Suisse Ursina Lardi et la Burundaise Consolata Sipérius interroge le fait qu'une vie ne vaut pas partout pareil et que notre besoin d'information et de compassion est rarement associé à une action. MPG Paris, Théâtre du Rond-Point, du 21 au 31 décembre 2017



MILU RAU Compassion. L'histoire de la mitraillette

À cheval entre journalisme, politique et théâtre, Milo Rau documente des événements historiques sur les planches. Le génocide du Rwanda, le procès des Ceausescu, le discours de Breivik, etc. Chaque fois, le public entend les vrais propos, mais avec des décalages qui en font sentir la charge dramatique. Dans *Compassion. L'histoire de la mitraillette*, le metteur en scène suisse nous transporte sur le territoire de la guerre civile au Congo et aux côtés des réfugiés du Proche-Orient qui prennent la Méditerranée. Ce double monologue emmené par la Suisse Ursina Lardi et la Burundaise Consolata Sipérius interroge le fait qu'une vie ne vaut pas partout pareil et que notre besoin d'information et de compassion est rarement associé à une action. MPG Paris, La Villette, du 7 au 11 novembre 2017



VALENTIN CARRON Céleste Témesta

L'artiste associé à la reproduction d'objets sculpturaux existants – œuvres d'art de places publiques, vitraux, architectures – s'intéresse à une nouvelle icône de l'aménagement périurbain : la fontaine en granit. Taillé dans un bloc de pierre, ce type de bassin est ici reproduit en fibre polystyrène et résine. La forme simple, canonisée par les ganteries vers la fin du xix^e siècle, est mise en relation avec l'histoire de l'art et son marché. Ces longs monolithes sont exposés telles des œuvres d'art minimal alors que les originaux historiques font également l'objet d'un commerce. L'exposition est complétée de récents collages que l'artiste réalise à partir d'images contrecollées et montées en relief. DP

Paris, galerie Kamel Mennour, du 7 septembre au 7 octobre 2017



JULIAN CHARRIÈRE

À l'occasion de sa seconde exposition personnelle dans sa galerie française, Julian Charrière propose un nouveau corpus de travaux en lien avec ses investigations liées à la Terre. Le projet de l'artiste basé à Berlin est ambitieux : confronter le temps long de l'histoire géologique avec celui, plus ramassé, de l'histoire culturelle humaine. Les deux récits s'entrechoquent à l'heure où les questionnements éthiques traversent notre rapport à la planète. Afin d'exposer notre rapport destructif aux éléments naturels, l'artiste rejoue l'Arctique et monte sur un iceberg pour en faire fondre le sommet avec un chalumeau pendant huit heures. L'exposition de Paris rassemble des expérimentations issues de ces derniers voyages. DP

Paris, galerie Bugada & Cargnel, octobre 2017



MAYA ROCHAT A Rock is a River

Pour sa seconde exposition solo dans sa galerie parisienne, Maya Rochat poursuit son travail sur l'image, entre tirage photographique, projection, peinture et installation. Elle transforme le nouvel espace de la galerie en une expérience sensorielle et physique où elle questionne la prolifération des images dans la société contemporaine. La multiplication des possibles combinatoires est cette fois également étiquetée traversant notre rapport à la planète. Afin d'exposer notre rapport destructif aux éléments naturels, l'artiste rejoue l'Arctique et monte sur un iceberg pour en faire fondre le sommet avec un chalumeau pendant huit heures. L'exposition de Paris rassemble des expérimentations issues de ces derniers voyages. DP

Paris, galerie Lily Robert, du 13 octobre au 18 novembre 2018



RENÉE LEVI Monotypie

C'est une première pour l'artiste établie à Bâle que de présenter une série d'estampes. Il s'agit en effet d'un médium peu banal pour une artiste qui intervient souvent directement sur l'architecture où une ligne continue au spray évoque le passage du dessin à la peinture. Pour cette série d'impressions, elle teste la technique du monotype. Chaque pièce est ainsi unique, imprimée une seule fois à partir d'une matrice qui est ensuite effacée. Deux séries se côtoient : des suites de chiffres et des dessins très libres qui rappellent l'écriture. À nouveau, on retrouve dans ces nouvelles expériences de Renée Levi le rapport au corps qui dessine et une énergie brute qui inonde l'abstraction. DP

Paris, galerie Bernard Jordan, du 15 octobre au 18 novembre 2017



MILO RAU Assemblée générale

Plus que jamais, cette initiative de Milo Rau est politique. Trois jours d'un grand rassemblement citoyen qui, à la Schaubühne de Berlin, donnera la parole à ceux qui ne sont pas entendus d'ordinaire. Des migrants, des ouvriers sacrifiés sur l'autel de la mondialisation, des enfants, des victimes de guerre ou des petits paysans viendront dire leurs doutes quant à la démocratie de marché actuelle. La manifestation sera présentée exactement cent ans après la révolution d'Octobre et sera retransmise dans de nombreux théâtres et universités associés à cette démarche. Le tout débouchera sur une « charte du xxie siècle » pour un monde plus équilibré. À noter que Jean Ziegler participera à cette aventure. MPG

Paris, Théâtre des Amandiers, du 3 au 5 novembre



HERVÉ LOICHEMOL Cassandra

Sur la partition de Michael Jarrell créée en 1994 et interprétée par le Lemanc Modern Ensemble, Fanny Ardant raconte les tourments de celle qui voit tout, jusqu'à sa propre mort, mais qui ne parvient pas à convaincre les figures masculines du danger imminent. Son père Priam, son frère Pâris, même Agamemnon qui la voie et l'emmène. La romancière allemande Christa Wolf s'est reconnue dans cette figure du « désêtre », de la dépossession de soi et a écrit, en 1985, une version du mythe qui parle de la femme en suspens depuis 3000 ans. Ni vivante, ni morte. Sous la direction d'Hervé Loicemol, Fanny Ardant trouve le ton de cette somnambule brûlante. MPG

Paris, Athénée Théâtre Louis Jouvet, du 18 au 22 octobre 2017



EGOPUSHER

Suite à leur rencontre en 2013 par l'entremise de Dieter Meier (Yello), le violoniste Tobias Preisig et le batteur Alessandro Giannelli ont donné naissance à Egopusher, duo à la configuration hors normes – synthés et autres effets électroniques s'ajoutant à leurs instruments de prédilection. Après avoir fait paraître un mini-album fin 2015, ils viennent de sortir un single exaltant (*Patrol*), prélude à leur très attendu premier album. Accordant une place prépondérante à l'improvisation, ils affectionnent toutefois par-dessus tout l'exercice du live et comptent déjà de nombreux concerts à leur actif. De fait, c'est bien sur scène que leur musique, à la fois ample et percutante, révèle toute sa puissance. Jérôme Provençal

Annecy, festival Jazz Contrebard, le 27 octobre 2017

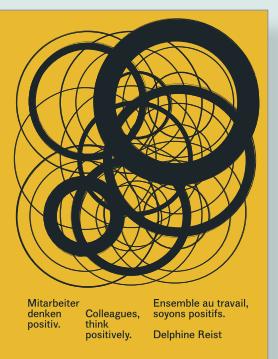
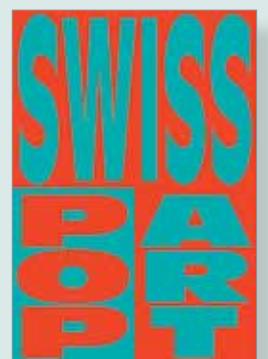
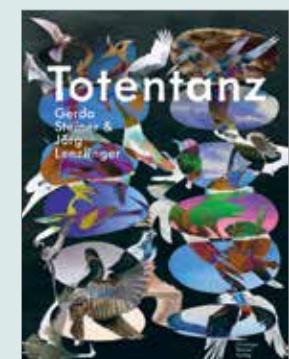
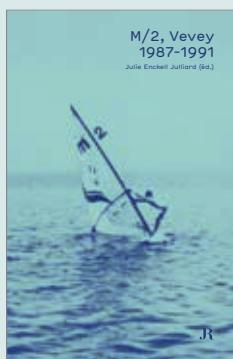


MISTER MILANO

Formé par deux membres de Puts Marie – le chanteur Max Usata et le bassiste Igor Stepniewski – avec le batteur (au nom fondant) Lou Caramella, Mister Milano propose une version toute personnelle, pleine de glamour et d'humour, de la musique populaire italienne, entre italo-disco revisité, electro-pop exaltée et variété pailletée. Fort d'un savoureux premier album, publié par le label lausannois Two Gentlemen, le trio se lance à l'assaut des scènes de Suisse, de France et d'ailleurs. Romantiques et toniques, leurs *canzoni* joliment profilées s'avèrent encore plus séduisantes en live et devraient faire de sérieux ravages, notamment lors des Transmusicales, rendez-vous majeur pour tous les groupes en devenir. JP

Rennes, Transmusicales, le 8 décembre 2017

L'actualité éditoriale suisse / Arts / Sélection du CCS



IMAGES Christian Dupraz,
Saskia Zürcher, William Cyr Lamy
A/Editions.ch

Qu'est-ce qu'une image en architecture ? À quoi sert-elle ? Son rôle diffère-t-il si cette représentation s'insère, ou non, dans un processus de construction ? Telles sont quelques-unes des questions soulevées par ce petit ouvrage né de dialogues et de rencontres. Il présente une série d'images d'architectures non réalisées produites par l'architecte Christian Dupraz en étroite collaboration avec William Cyr Lamy entre 2014 et 2016. Il s'agit de bâtiments et de vues d'intérieurs au rendu réaliste et sensible qui, saisis hors contexte, semblent flotter dans une atmosphère irréelle. Des images qui, participant d'une action sans but, acquièrent ainsi un nouveau statut et deviennent « un outil permettant de tester des hypothèses ». Mireille Descombes

M/2, VEVEY 1987-1991
JRP|Ringier

M/2 fut tout à la fois un collectif d'artistes et un lieu d'exposition alternatif. Installé à Vevey dans un appartement de 80 m², il a été fondé en 1987 par les plasticiens Gerda Steiner & Jörg Lenzlinger ont convié des artistes de différents horizons à travailler avec eux sur le thème de la danse des morts. Réalisée dans un ancien cimetière à côté de la Predigerkirche, sur le lieu même où se trouvait la fameuse *Danse macabre* de Bâle détruite en 1805, cette installation fut présentée en 2016 durant la Foire d'automne. Elle se présentait sous la forme d'un grand marché dont chaque stand offrait une autre approche ou vision de la mort, et même la possibilité de séjourner quelques minutes dans un cercueil. Des propositions tantôt macabres, tantôt ludiques à retrouver dans ce livre étonnamment joyeux et coloré. MD

GERDA STEINER & JÖRG LENZLINGER Totentanz
Christoph Merian Verlag

Passionnés par la vie, et donc profondément concernés par la mort, les plasticiens Gerda Steiner & Jörg Lenzlinger ont convié des artistes de différents horizons à travailler avec eux sur le thème de la danse des morts. Réalisée dans un ancien cimetière à côté de la Predigerkirche, sur le lieu même où se trouvait la fameuse *Danse macabre* de Bâle détruite en 1805, cette installation fut présentée en 2016 durant la Foire d'automne. Elle se présentait sous la forme d'un grand marché dont chaque stand offrait une autre approche ou vision de la mort, et même la possibilité de séjourner quelques minutes dans un cercueil. Des propositions tantôt macabres, tantôt ludiques à retrouver dans ce livre étonnamment joyeux et coloré. MD

SWISS POP ART
Scheidegger & Spiess / Aargauer Kunsthaus, Aarau

Le pop art ne fut pas qu'anglais et américain. Il fut aussi suisse, comme le rappelle la grande exposition d'été du Kunsthau d'Aarau, accompagnée d'un riche catalogue. Ce dernier nous révèle que des artistes comme Susi et Ueli Berger, Franz Gertsch, Urs Lüthi, Peter Stämpfli ou Markus Raetz ont regardé avec beaucoup d'intérêt ce qui se passait chez les Anglo-Saxons. Il souligne toutefois que si les artistes suisses ont emprunté certains procédés ou motifs à leurs voisins, ils ont su développer un langage qui leur était propre. Sous-titré « formes et tendances du pop art en Suisse 1962-1972 », le livre ne se limite pas aux arts plastiques, mais prend également en compte le design, la mode, le cinéma ou la musique. MD

DELPHINE REIST
Ensemble au travail, soyons positifs
Verlag für Moderne Kunst / Centre Pasquart Biennale

Transformer l'espace d'exposition en usine pour mieux interroger la globalisation, l'automatisation, la rationalisation et leurs dérivés ? C'est le pari pris insolite de Delphine Reist. L'artiste genevoise a notamment travaillé dans des entrepôts industriels désaffectés ou dans des complexes de bureaux vides. Ses interventions passent par une mise à l'épreuve des objets les plus quotidiens qui soudain semblent animés d'une vie propre. Des scènes se mettent en marche toutes seules, un système d'arrosage pulvérise de la peinture rouge, des fauteuils tournent autour de leur axe. Richement illustrée, cette publication accompagne l'exposition présentée début 2017 au Centre d'art Pasquart de Biennale. Le catalogue documente l'événement. MD

CLAUDIO MOSER
I come from the other side
Roma Publications

Claudio Moser est un photographe toujours pertinent et précis dont le regard s'attarde volontiers sur les espaces interstitiels et difficilement qualifiables situés en périphérie des villes, ou sur des constructions humaines. Invité à réaliser l'exposition de l'été 2017 sur le couronnement du barrage de Mauvoisin, il a choisi d'y installer vingt-huit photographies sélectionnées parmi des images préexistantes et recadrées à la dimension des panneaux imposés – ainsi que deux miroirs qui lui permettent, dit-il, « d'intégrer le temps présent ». L'exposition trouve un écho au Musée de Bagnes au Châble avec, cette fois-ci, de nouveaux travaux en lien avec l'architecture et l'atmosphère du lieu. Chaque cahier est réalisé en étroite collaboration entre les plasticiens et les graphistes (Bonbon, Zurich). MD

CENTRE D'ART CONTEMPORAIN GENÈVE 1974-2017
Éditions Presses du réel

Les photos ont un peu vieilli, leurs protagonistes également. C'était il y a plus de quarante ans. Souvenirs, nostalgie, quelques larmes peut-être. L'aventure fut belle, et elle continue. Ouvert en 1974, le Centre d'art contemporain de Genève fut la première Kunsthalle de Suisse romande. Il a connu des moments de grâce, des coups d'éclats, des passages plus difficiles. Articulé en deux sections, cet ouvrage richement illustré passe en revue les temps forts de cette histoire particulière qui fait écho à la grande histoire de l'art. Outre un essai de François Bovier et Adeena Mey suivi par des entretiens réalisés par Andrea Bellini avec les anciens directeurs et des artistes, le livre inclut une chronologie exhaustive des expositions et des événements. MD



WOMEN OF VENICE Carol Bove,
Teresa Hubbard/Alexander Birchler
Scheidegger & Spiess

Alberto Giacometti n'a jamais été l'hôte du pavillon suisse de la Biennale de Venise. Il a toujours décliné l'invitation de la Confédération, alors même que son propre frère, Bruno, avait construit celui-ci, inauguré en 1952. Pourquoi ce refus ? Chargé de l'exposition du pavillon suisse en 2017, le curateur Philipp Kaiser a invité le duo de plasticiens Teresa Hubbard – Alexander Birchler et l'artiste Carol Bove à réfléchir et à travailler sur cette absence. Son projet : « Interroger, par le biais de l'exposition, les notions d'identité et les contextes de politique culturelle des États-nations. » Outre la présentation des travaux des artistes, cette publication propose des interviews et un texte de Sabeth Buchmann sur Giacometti. MD

STÉPHAN LANDRY
Tout va bien
Édition Patrick Frey

Des dessins fragiles aux allures de rébus ou de décalcomanies naïves, des surgissements dérobés, des clins d'œil doux amers, et tout cela pour nous dire que « Tout va bien », comme on veut nous le faire croire. Formé à la HEAD de Genève, Stéphan Landry (1960-2009) s'est beaucoup intéressé à l'univers de Markus Raetz, s'inspirant dans un premier temps de ses silhouettes stylisées et anonymes, flottant isolées sur la feuille de papier, sans lien apparent avec le monde. D'une imagerie pour l'essentiel empruntée au monde des logos, des emballages et de la publicité, il a ensuite construit un univers paradoxalement très personnel, sorte d'autobiographie masquée où se mêlent avec pudeur ironie et sensualité. MD

SENSIBILITÉ SUISSE - La culture de l'architecture en Suisse – Anna Roos
Birkhäuser

Signés par des stars comme par des cabinets plus modestes, voici trente-cinq projets censés illustrer « la richesse et l'enracinement profond de la tradition architecturale en Suisse ». Comment expliquer ce niveau d'excellence, s'interroge Anna Roos dans sa préface ? La réponse, on s'en doute, est complexe. Outre la qualité de l'enseignement et la diversité des héritages vernaculaires, il faut aussi rappeler que, contrairement à ce qui se fait dans d'autres pays, les architectes suisses gardent la maîtrise sur leur œuvre, dirigeant toutes les opérations, du projet initial jusqu'à la fin des travaux. Autres particularités largement partagées : le respect de l'environnement et de son histoire ainsi qu'une « connaissance intime du travail des matériaux ». MD

UGO RONDINONE – Kiss Now Kill Later, New Horizon, Pure Sunshine
JRP|Ringier

Trois volumes d'un coup, voilà qui ravira les fans de ce Suisse installé à New York, l'une des voix les plus fortes et significatives de la scène artistique contemporaine. Plasticien aux multiples facettes utilisant aussi bien la peinture, le dessin et la sculpture que l'installation ou la vidéo, Ugo Rondinone se plaît à tromper nos attentes, se jouant avec élégance de notre imaginaire et de nos références. Oscillant constamment entre figuration et abstraction, il pratique en maître l'art de la série et des variations sur un même thème. En témoignent ces trois ouvrages consacrés à trois de ses sujets favoris : les paysages, les horizons et les soleils. Chaque volume inclut en outre la lecture de spécialistes dont Bice Curiger et Lionel Bovier. MD

JÜRG STÄUBLE
Mehr sein als System
Hatje Cantz

Publié à l'occasion de la rétrospective du Haus Konstruktiv de Zurich, le musée dédié à l'art concret et à ses affiliés, ce livre revient sur près de cinquante ans de production d'un artiste ancré dans une pratique en lien avec l'art minimal, l'art conceptuel et, par son usage des mathématiques, l'art concret. À travers des objets bidimensionnels, des sculptures ou des propositions graphiques, l'œuvre de Jürg Stäuble questionne l'espace et sa perception, à partir d'éléments géométriques traités de manière intuitive. Le livre retrace généreusement le processus qui a conduit l'artiste à intervenir, depuis les années 1970, sur l'architecture ou le paysage. Denis Pernet

ORACLES – ARTISTS' CALLING CARDS
HEAD – Genève et Édition Patrick Frey

À l'image de sa pratique qui mêle recherche iconographique et construction de récits historiques, l'artiste Pierre Leguillon s'est associé à la professeure Barbara Féder et à un groupe de leurs étudiants de la HEAD pour composer un livre d'artistes chorale. Le fil rouge ? 123 cartes de visite d'artistes du XVIII^e siècle à nos jours. Elles sont glissées, en fac-simile, entre les pages. Dans le livre, 70 auteurs divers sont invités à narrer la micro-histoire liée à ces cartes. Retraçant autant une histoire de la typographie et du goût, les cartes et les textes tissent également par leur diversité un réseau singulier. D'Antonio Canova à Le Corbusier, de Sylvie Fleury à Francis Picabia, comment les artistes choisissent-ils de se présenter ? DP

ANNE HOFFMANN
Mostly Books
Scheidegger & Spiess

Un livre sur des livres. Trente ans dédiés à leur mise en page, à leur développement visuel et matériel. Publié à l'occasion d'une exposition rétrospective consacrée au travail de la graphiste Anne Hoffmann à la librairie Peter Bichsel à Zurich, l'ouvrage propose lui-même une exposition de catalogues et de livres d'art et d'architecture que la graphiste zurichoise a réalisés pour les grandes institutions suisses. Des textes précisent le contexte face aux belles illustrations des publications. C'est à la fois un voyage dans l'art graphique suisse comme dans la programmation artistique helvétique de ces dernières années, de l'art ancien au contemporain, à l'avant-garde d'une ligne graphique épuree. DP

BIENNALE DE L'IMAGE EN MOUVEMENT 2016
Centre d'Art Contemporain Genève

Faisant suite à une exposition passionnante consacrée principalement aux artistes femmes, cocuratée par Andrea Bellini, Cecilia Alemani, Caroline Bourgeois et Elvira Dyangani Ose, le catalogue de la BIM 2016 permet de revenir par des interviews sur les propositions des créatrices dans le champ de l'image en mouvement. Ainsi le duo de plasticiennes Pauline Boudry – Renate Lorenz est en dialogue avec Helga Christoffersen, l'artiste américaine Wu Tsang avec Pier Bolognesi et Giulio Borsig, la cinéaste française Émilie Jovet avec Andrea Bellini, le directeur du Centre d'art contemporain de Genève qui organise la biennale. Richement illustré, le livre constitue une référence pour l'art de notre époque. DP

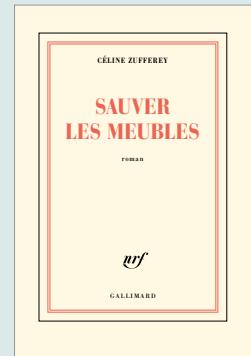


L'actualité éditoriale suisse / Littérature / Sélection du CCS



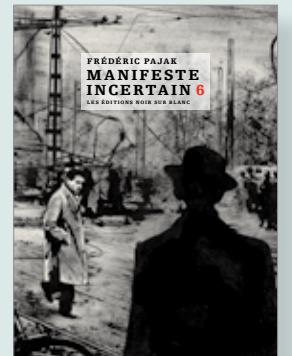
AUDE SEIGNE
Une toile large comme le monde
Zoé

Et si la Toile se déchirait ? Si Internet tombait dans une panne générale de longue durée ? Que deviendraient nos vies hyperconnectées ? Dans ce troisième roman, Aude Seigne imagine une révolte contre cette dépendance quasi universelle. Le héros central, qu'elle appelle Flin, est un des nombreux câbles qui transportent nos milliards de messages sous les océans et sur terre. Puis elle prend une demi-douzaine de jeunes gens fortement impliqués : Penelope qui, la journée, élaboré des programmes, et la nuit, travaille à les saper. Matteo, qui plonge pour ensevelir les câbles sous les océans. Birgit, fondatrice de Green Web, qui voudrait moraliser le Net. Lu Pan, un adolescent surdoué dont les jeux lui valent la gloire sur YouTube. Son père, Kuan, qui règle le trafic des porte-containers dans le port de Singapour. Samuel, réfractaire aux réseaux sociaux. Evan, qui s'est fait hacker et dont la révolte croît. Il forme avec Olivier et June un sympathique ménage à trois. Ils voudraient vivre autrement sans trop savoir comment. Leurs métiers les mènent partout dans le monde, dans des hôtels uniformisés, Skype et les autres applications leur permettent d'abolir les distances. Leurs trajectoires se croisent, ils se rencontrent, virtuellement ou physiquement. Ils partagent leur fatigue, leurs désillusions, leurs rêves. Sous l'égide d'une mystérieuse Andrea, que personne n'a jamais vue, naît un projet terroriste dont les artisans ne mesurent pas les conséquences. Isabelle Rüf



CÉLINE ZUFFEREY
Sauver les meubles
Gallimard

En tant que photographe, le narrateur avait des ambitions artistiques, mais aussi un vieux rêve à entretenir et un loyer à payer. Il a donc cédé aux charmes du CDI : le voilà employé d'une maison de meubles, à cadrer pour le catalogue des familles heureuses dans des intérieurs bon marché. Premier roman de la jeune Céline Zufferey, *Sauver les meubles* montre avec habileté la perte des illusions et l'ultramoderne solitude. Le narrateur vit dans un studio minable, ses soirées, il les passe à chatter sur des sites de rencontres et à épier par la fenêtre. Son emploi lui apporte au moins une liaison avec Nathalie, un des modèles. Mais la vie de couple est aussi décevante que le reste du réel, et le bonheur conjugal, aussi factice que les décors que le héros fixe avec son appareil. La romancière peint le microcosme de l'entreprise, sa hiérarchie, ses brimades, ses rituels. Le photographe croit échapper à la médiocrité en suivant un collègue excité dans un projet de photos pornos sur Internet, voué à l'échec, inavouable. Ce tableau cruel et drôle du monde du travail, Céline Zufferey le peint en dialogues très vivants même avec les morts, en monologues intérieurs, en échanges minables sur Internet. Deux fois lauréate du Prix du jeune écrivain, diplômée de la Haute École des arts, la romancière monte son histoire en séquences rapides et crée des personnages crédibles et pathétiques. Parmi eux, une petite fille instrumentalisée par sa mère dont elle doit réaliser les fantasmes de gloire. IR



FRÉDÉRIC PAJAK
Manifeste incertain 6
Les Éditions Noir sur Blanc

Blessures : ce sixième volume du *Manifeste incertain* est, selon l'auteur, l'avant-dernier. Frédéric Pajak y revient plus explicitement que jamais sur sa biographie, à travers les moments les plus traumatisants de son enfance. Cette fois, ce ne sont plus Walter Benjamin ou Cesare Pavese qui occupent le cœur du récit, même si l'auteur laisse une bonne place aux citations. Les membres de sa famille aujourd'hui décédés ou perdus dans les brumes de l'âge, il peut évoquer un secret de famille – l'origine juive du côté maternel, occultée pendant l'occupation de l'Alsace par l'armée allemande, découverte à Jérusalem. Il ose parler sans retenue de la séparation de ses parents, du chagrin de quitter Paris, de la difficulté pour un adolescent de vivre les aspirations à la liberté de sa mère. Les amants de passage, plus ou moins acceptés, les événements de 1968, les combats féministes, le nudisme imposé à la pudeur enfantine, les mises à l'écart dans des colonies ou des pensionnats : voilà qui poussent à la révolte un garçon rebelle, idéalisant le père trop tôt disparu, dans un accident de voiture qui ne cessera de hanter le fils. Il y a aussi des moments heureux dans cette évocation, ils ont presque toujours un rapport avec la nourriture et le vin, à Paris, Rome ou Barcelone. Le dialogue, habilement décalé, entre les noirs dessins de Pajak et son récit dépolué, garde son efficacité. Dans cette dialectique entre les mots et les images réside la profonde originalité d'une œuvre en mouvement. IR



MAX FRISCH
Le public comme partenaire
Éditions d'en bas

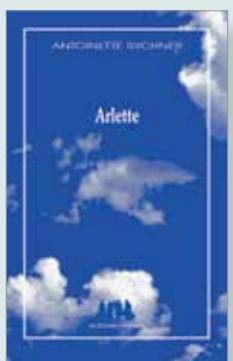
Les textes réunis dans *Le public comme partenaire* ont été écrits entre 1957 et 1966. Max Frisch est déjà célèbre, il reçoit des prix importants, écrit des discours de remerciement. On attend de lui qu'il prenne position. L'époque est à l'engagement. Ce rôle de maître à penser, qu'on lui reprochera par la suite, il l'endosse avec réticence. Il comprend que le fait même de publier entraîne une responsabilité face aux lecteurs. Mais pourquoi écrit-il ? « Pour supporter le monde, pour tenir bon face à soi-même, pour rester en vie », et parce qu'écrire « lui réussit mieux que vivre ». Il n'hésite pas, pourtant, à prendre position à plusieurs reprises : lors de la fête nationale, pour appeler ses compatriotes à faire usage de leur liberté, dans un contexte

L'actualité éditoriale suisse / Littérature / Sélection du CCS



ALEXANDRE FRIEDERICH
Triptyque de la peur
Art&fiction

Dans ce triptyque qui convoque archéologie, sociologie et pornographie, Alexandre Friederich analyse trois avatars de la peur. Près d'Avila, en Espagne, on rencontre de nombreuses représentations sommaires de verrats et de taureaux en granit sculptées par les Vettons, il y a plus de 2000 ans. L'auteur voit dans ces figures massives « une lutte pour terrasser la peur ». Pourquoi quarante-trois des avions de combat commandés par la Suisse au moment de la guerre froide et livrés dans des caisses n'ont-ils jamais été montés et leurs éléments vendus au poids ? Par perfectionnisme, crainte de mal faire. Enfin, comment ne pas voir dans les films pornographiques actuels une déshumanisation du corps qui provoque l'effroi ? IR



ANTOINETTE RYCHNER
Arlette
Les Solitaires intempestifs

Arlette doit alerter sa sœur Josette : leur père va mourir. La trouver est difficile. D'ailleurs, le père ne meurt pas, il se marie plutôt. C'est Josette qui est morte. Et Arlette doit se rendre avec elle au mariage. Où qu'elle aille, elle est retardée par des sollicitations auxquelles elle n'ose pas se soustraire : trop peu sûre de sa mémoire et de son droit, elle acquiesce à tout. *Arlette* est une pièce de théâtre étonnante d'une jeune auteur audacieuse, lauréate du Prix suisse de littérature pour *Devenir pré*. Ici, les personnages s'expriment dans un langage oral surprenant, minimalisté, qui glisse dans l'absurde et s'envole parfois dans des digressions savantes. Vertigineux, drôle et angoissant. IR



BERTRAND SCHMID
Autres ailleurs
L'Âge d'homme

Ailleurs, c'est là que voudraient vivre les personnes de ces quatre nouvelles : là-bas, c'est plus beau, plus libre, plus accueillant. Kachik, soldat soviétique en faction sur le mur de Berlin, rêve à des femmes généreuses, à la vodka dans des bars feutrés, à l'Arménie qu'il a dû quitter. La ville qu'il voit au-delà de son poste ne l'attire pas. Dans ces histoires, il y a des rails, des trains qui mènent à cet « ailleurs » tant désiré. Ou des substances pour le rejoindre, quand le présent semble sans issue. Mais il se révèle souvent décevant, inamical, frustrant, cet ailleurs-là. Ces nouvelles sont aussi un laboratoire d'écriture où expérimenter différentes formes de narration, d'autres langages. IR



CORINNE DESARZENS
couilles de velours
Éditions d'autre part

Savez-vous ce qu'est l'albuginie ? On l'apprend aux premières pages de cette promenade dans les souvenirs et les sensations. « Le grand âge assure l'illusion de pouvoir tout dire », écrit Corinne Desarzens. Elle profite de cette licence pour évoquer les trois « rois mages » qui se sont invités dans sa vie. Le récit suit un cours fantasque, visite les Announcements de l'histoire de l'art, en profite pour interroger le langage à chaque coin de phrase et pour remonter à l'origine des mots, à leur polysémie. Corinne Desarzens est une gourmande, qu'elle parle des variétés de tomates, des amourettes, de la perfection animale, de la peau des hommes, du hasard, de tout ce qui fait naître le sentiment de la vie. IR



JEAN-FRANÇOIS HAAS
Le Testament d'Adam
Seuil

Il y a, chez Jean-François Haas, une indignation profonde face aux différences de classe et d'origine. Elle s'exprime dans toute son œuvre, de façon plus directe et engagée de livre en livre. Son écriture subit la même radicalisation, elle s'épure, devient plus claire. Les sept nouvelles qui composent *Le Testament d'Adam* ont souvent rapport à l'immigration et au rejet de l'étranger, mais elles parlent aussi des *desaparecidos* d'Amérique latine, de la stigmatisation rampante des homosexuels, de la mise à l'écart des handicapés et des pauvres, de la condescendance des nantis et des stéréotypes qui obscurcissent notre perception des autres. La forme courte convient à son humanisme généreux et lyrique. IR



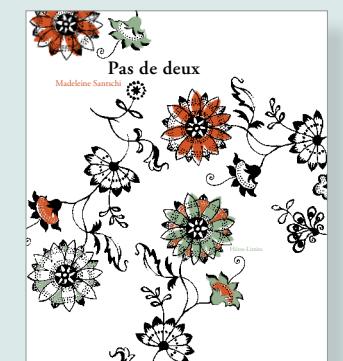
JEAN-JACQUES LANGENDORF
Le Consulat de la mer
Infolio

Historien de la vie militaire et romancier, né en 1938, Jean-Jacques Langendorf livre ses mémoires en les tissant au destin d'un officier prussien né à Genève en 1772, Menu von Minutoli, devenu égyptologue. Un alter ego qu'il croise à plusieurs étapes de son existence. Avec élégance, humour et érudition, Langendorf écrit ainsi son roman de formation, à l'ombre du « maître » Ernest Ansermet, puis à travers l'Europe, le Moyen-Orient, les États-Unis, de l'élan anarchiste de sa jeunesse à l'idéal monarchiste et au constat désabusé de l'clin de la civilisation, depuis son château en Autriche. Le Consulat de la mer du titre renvoie à un code juridique qui régulait le commerce en Méditerranée dès le XIII^e siècle. IR



RALUCA ANTONESCU
Sol
La Baconnière

En cinq chapitres – Argile, Sable, Calcaire, Humus et Terre –, l'auteure retrace en allers et retours dans le temps les destinées de deux sœurs que leurs parents font sortir de la Roumanie de Ceausescu, à la faveur d'une manifestation sportive. Ils croient leur assurer le bonheur au prix de leur malheur à eux. En Suisse, Dina et Alina surmontent les terribles difficultés du début, et leurs vies prennent des directions opposées, sœurs désormais ennemis. Pendant qu'à pays, leurs parents et leurs grands-parents subissent la terreur, Alina paie très cher le prix de sa réussite et Dina se consacre à aider les immigrants. Des vies brisées, sur plusieurs générations et, à la fin, une petite lueur d'espérance. IR

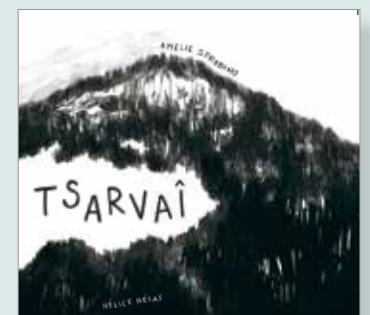
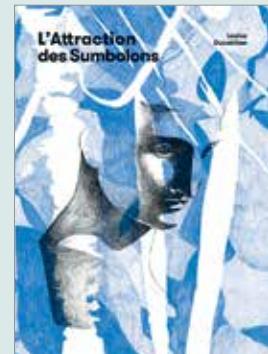


MADELEINE SANTSCHI
Pas de deux
Héros-Limite

Traductrice, essayiste, Madeleine Santschi (1916-2010) a aussi écrit trois romans : *Sonate* (1965), *Toutes ces voix* (1994) et cet inédit, *Pas de deux*. Comme l'indiquent ses titres, son écriture est musicale et dansante. Et de plus en plus radicale. *Pas de deux* est un dialogue sans cesse interrompu par des citations, des digressions, des notations qui étonnent et enchantent. Saisir l'instant, le restituer dans son chatoiement, ses contradictions, ses vibrations, c'est ce que Madeleine Santschi tente de réaliser, par des motifs continuellement repris, une disposition des mots sur la page, le jeu des extraits qui se répondent, le contraste des images triviales ou sublimes qui forment une partition merveilleuse. IR



L'actualité éditoriale suisse / BD / Disques / Sélection du CCS



MIX & REMIX Derniers Dessins Cahiers dessinés

Mix & Remix: c'est le drôle de pseudonyme que s'était choisi Philippe Béquelin pour signer ses dessins – des dessins vifs et mordants qui, durant plus de trente ans, ont fait la joie de nombreux lecteurs de journaux en Suisse et en France. Cet observateur acéré de l'époque et du monde est mort le 19 décembre 2016, à l'âge de 58 ans, laissant tous ses fans en deuil. Les Cahiers dessinés leur procurent une très belle consolation en publiant *Derniers Dessins*, splendide recueil posthume qui comprend notamment des dessins présentés lors d'une exposition en novembre 2016 et des croquis issus d'un carnet également de 2016. De portraits en paysages, de saynètes en rêveries, l'ensemble est d'une éblouissante liberté de trait. Jérôme Provençal

HELGE REUMANN Black Medicine Book Atrabile

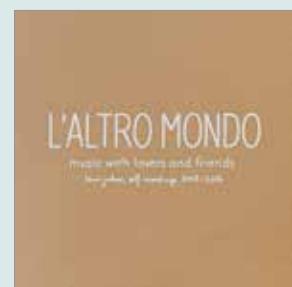
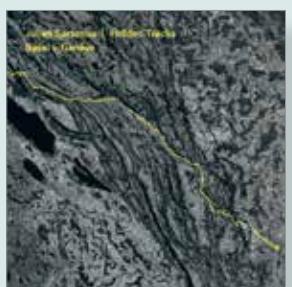
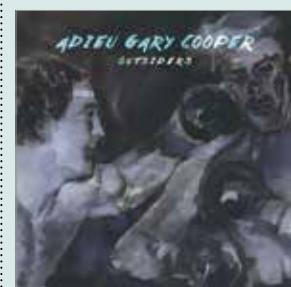
S'il était belge, Helge serait un pseudonyme forgé à partir d'initiales, mais c'est son vrai prénom. Helge Reumann possède la candeur immensément des enfants, une voix douce et des yeux noyés, mais il n'en produit pas moins des images monstrueuses, péniblement belles et peuplées de soldats de l'Apocalypse. On inventerait pour lui le syndrome d'André Vésale, tant l'écorchure caractérise l'auteur, l'imagerie terrifiante et le style graphique. Partout perceptible, l'écorchue gagne jusqu'au traitement musculaire des étoffes et au rendu filamenteux du paysage, complètement innervé. Première monographie sur l'art d'Helge Reumann, le somptueux *Black Medicine Book* est introduit par Charles Burns et Christian Rosset. DR

LOUISE DUCATILLON L'Attraction des Sumbolons Atrabile et HEAD

Il y a de cela bientôt trente ans s'imposait massivement dans la BD l'hégémonie narrative et stylistique du moi à travers le genre autobiographique. On assiste aujourd'hui à l'émergence d'une forme de néoplatonisme, qui se réfugie dans le monde immatériel des idées et des symboles, travaille la silhouette, les transparences, la désincarnation et le chablon. Cela donne le *Paysage après la bataille* d'Éric Lambé (Fauve d'or 2017) ou cette merveilleuse *Attraction des Sumbolons* de Louise Ducatillon, qui tisse des liens avec l'archéologie pour s'achever sur une *Aphrodite accroupie* d'après Doidalsas. Coédition Atrabile et HEAD, ce petit joyau est le premier volume d'une collection réservée aux talents en devenir. Dominique Radrizzani

AMÉLIE STROBINO Tsarvai Hélène Hélas

Tsarvai n'a rien à voir avec la Russie des tsars ou l'interjection *davaï* ! (allez !). C'est un mot du patois de Nendaz en Valais qui signifie: grand vacarme, charivari, cortège qui se rend au sabbat. Or justement, et à l'exception des rares notations de cris d'animaux, coups de feu ou boursrasque, le *Tsarvai* d'Amélie Strobino est muet. Son grand vacarme est silencieux. Un grand silence autrement dit, mais qui n'en demeure pas moins sonore, car le sujet (les mystères de la forêt, l'animalité), le dessin nerveux et l'emploi local de la couleur confinent au cri. Travail de bachelor à la HEAD, *Tsarvai* avait valu à son auteure d'être nommée aux prix Töpffer 2015 dans la catégorie Jeune bande dessinée. DR



ADIEU GARY COOPER Outsiders Cheptel Records

Un an après l'épatant album live *Souvenirs de Chine*, le groupe lausannois Adieu Gary Cooper, révélé en 2014 par l'album *Bleu Bizarre*, livre son très attendu deuxième album studio et ne déçoit pas, bien au contraire. Opérant dorénavant en trio, soudé autour du chanteur Nicolas Scaringella, le groupe apparaît gonflé à bloc sur ces dix nouvelles chansons nerveuses et percutantes, à commencer par l'imparable « *Outsider* » qui donne presque son titre à l'album. Les paroles – en français dans le texte – à l'ironie désabusée entrent tout du long en impeccable collision avec la musique, à la fois électrique et synthétique. L'ensemble évoque souvent un Bashung sous anabolisants et s'avère parfairement galvanisant. JP

JULIAN SARTORIUS Hidden Tracks: Basel – Genève Everest Records

En octobre 2016, le très aventureux batteur bernois Julian Sartorius est parti en expédition durant dix jours à travers la Suisse, de Bâle à Genève, avec une paire de baguettes de batterie – et une paire d'oreilles à la curiosité maximale. De ce périple singulièrement fureteur, résulte à présent *Hidden Tracks: Basel – Genève*. Pareil à un carnet de voyage, l'album se divise en dix morceaux-étapes, (re)composés par Sartorius à partir des multiples sons collectés en cours de route. Loin des clichés touristiques, il nous invite ainsi à une approche décalée et poétique du territoire helvétique. Détail atypique: l'album est aussi disponible sous forme d'une carte de randonnée avec code de téléchargement. JP

LOUIS JUCKER L'Altro Mondo: Music with Lovers & Friends Hummus Records

Âgé de 30 ans seulement, l'hyperactif Louis Jucker (guitariste-chanteur-compositeur) a déjà conquis une place de premier plan au sein de la scène folk-rock suisse contemporaine. Avec *L'Altro Mondo: Music with Lovers & Friends*, sa discographie s'enrichit d'un objet hors normes, collector en puissance: un coffret de cinq disques vinyles, chaque album ayant été réalisé avec un(e) partenaire différent(e) et enregistré avec un matériel basique, dans un esprit 100 % *do-it-yourself*. Le contenant – entièrement fait à la main – autant que le contenu – 40 chansons au total, entre folk-pop à nu et rock à vif – incarnent l'artisanat le plus exigeant. Édité en tirage très limité, l'objet est d'ores et déjà épousé, mais les chansons sont toujours disponibles *on-line*. JP

MISTER MILANO Mister Milano Two Gentlemen

Derrière le doux pseudo Mister Milano se cachent le chanteur Max Usata, le bassiste Igor Stepinowski (tous deux membres de Puts Marie) et le batteur Lou Caramella. Hommage distancié mais néanmoins fervent à la scintillante culture pop italienne, le projet a d'abord donné lieu à une comédie musicale, créée en 2012, qui a remporté un franc succès. Cet accueil enthousiaste a incité les trois acolytes à prolonger l'expérience via un groupe. Après avoir publié un 45 tours en 2014, le trio franchit maintenant avec brio le cap du premier album, livrant sept morceaux craquants à souhait, entre airs nostalgiques, nappes synthétiques et impulsions rythmiques. Se détache en particulier l'excellent single *Zecchino d'Oro*. JP

Le Phare

Journal du Centre culturel suisse de Paris

Trois parutions par an

Le tirage du 27^e numéro 10 000 exemplaires

L'équipe du Phare

Codirecteurs de la publication: Jean-Paul Felley et Olivier Kaeber
Graphiste: Jocelyne Fracheboud
Photograveur: Printmodel, Paris
Imprimeur: Deckers&Snoeck, Gand

Contact

32 et 38, rue des Francs-Bourgeois
F – 75003 Paris
+33 (0)1 42 71 44 50
lephare@ccsparis.com

Ce journal est aussi disponible en pdf sur www.ccsparis.com/lephare

© Le Phare, août 2017

ISSN 2101-8170

Ont collaboré à ce numéro

Rédacteurs

Cécile Dalla Torre, Daniel de Roulet, Catherine de Smet, Mireille Descombes, Piersandra Di Matteo, Jill Gasparina, Marie-Pierre Genecand, Ane Hebeisen, Olivier Horner, Flora Katz, Charlie Moine, Denis Pernet, Jérôme Provençal, Dominique Radrizzani, Isabelle Rüf, Joël Vacheron, Éric Vautrin, Laurence Wagner

Photographes et illustrateur

Klaus Baum, Julian Charrière, Guillaume Collignon, Thomas Flechtnér, Gilgian Gelzer, Catherine Hélie, Anne-Laure Lechat, Simon Letellier, Christian Lutz, Julie Masson, Alexandre Morel, Joëlle Neuenschwander, Uriel Orlow, Jeanne Quattropani, Cédric Raccin, Benjamin Rauber, Xavier Ripolles, Diego Sanchez, Simon Schmid, Daniel Seiffert, Daniel Suaka, Dorothee Thébert Filliger, Philipp Thöni (illustrateur), Marc Vanappelghem, Ruedi Walti, Michael Woolworth

Contact

Alfredo Riponi pour *Figure, posture et prise de parole* (p. 16-17); Daniela Almansi pour *Réflexions musicales* (p. 34-35)

Association des amis du Centre culturel suisse de Paris

Les avantages

Entrée gratuite aux activités organisées par le CCS. Tarifs préférentiels sur les publications éditées par le CCS. Envoi postal du Phare, journal du CCS. Participation aux voyages des amis du CCS.

Inscriptions et renseignements: www.ccsparis.com/amis-du-ccs

Catégories d'adhésion

Cercle de soutien: 50 €
Cercle des bienfaiteurs: 150 €
Cercle des donateurs: 500 €

Association des amis du Centre culturel suisse
c/o Centre culturel suisse
32, rue des Francs-Bourgeois F – 75003 Paris
www.ccsparis.com



Centre culturel suisse de Paris

Expositions / salle de spectacles

38, rue des Francs-Bourgeois 75003 Paris
du mardi au dimanche: 13h - 19h

Librairie

32, rue des Francs-Bourgeois 75003 Paris
du mardi au vendredi: 10h - 18h
samedi et dimanche: 13h - 19h

La librairie du CCS propose une sélection d'ouvrages d'artistes et d'éditeurs suisses en art contemporain, photographie, graphisme, architecture, littérature et jeunesse, ainsi que des CD et des DVD.

Informations

T +33 (0)1 42 71 44 50
ccsparis@ccsparis.com

Réservations

T +33 (0)1 42 71 44 50
reservation@ccsparis.com
du mardi au dimanche: 13h - 19h
Tarifs soirées: entre 7 € et 12 €
Expositions, conférences: entrée libre

Restez informés

Programme: le programme détaillé du CCS de même que de nombreux podcasts (interviews et enregistrements de soirées) sont disponibles sur www.ccsparis.com

Newsletter: inscription sur www.ccsparis.com ou newslette@ccsparis.com
Le CCS est sur Facebook.

L'équipe du CCS

Codirection: Jean-Paul Felley et Olivier Kaeber
Administration: Dominique Martin
Communication: Léopoldine Turbat
Production: Celya Larré
Technique: Kevin Desert et Charles Rey
Librairie: Emmanuelle Brom, Dominique Koch, Dominique Blanchon

Prochains événements



Julia Perazzini, *Holes & Hills*. © Julie Masson

Du 13 janvier au 25 mars 2018

Exposition

Tarik Hayward (pièce sur cour)

Théâtre

Julia Perazzini, *Holes & Hills*

Fabrice Gorgerat – Cie Jours Tranquilles, *Bachowsky*

Danse

Gregory Stauffer, *Dreams for the Dreamless*

Musique / arts visuels

Erika Stucky et Rodolphe Burger et Gerda Steiner & Jörg Lenzlinger, *création*

Extra-muros

PerformanceProcess à Bâle
en partenariat avec le Centre culturel suisse Paris:

60 ans d'art performatif en Suisse,
Musée Tinguely, jusqu'au 28 janvier

John M Armleder & Christian Marclay,
Simultaneous Duo Version,
Musée Tinguely, 25 janvier

Christian Marclay, performance, création,
Musée Tinguely, 26 janvier

Symposium,
Musée Tinguely et Kunsthalle Basel,
26 et 27 janvier

fondation suisse pour la culture
pro helvetia

Le Centre culturel suisse est une antenne de Pro Helvetia, Fondation suisse pour la culture.

Partenaires média

LE TEMPS ANOUS PARIS art press Slash' étapes: Mouvement

Partenaires institutionnels

maison poésie FERME ASILE Fotostiftung Schweiz Elysée Lausanne éca I la maison rouge vernissages et soirées SWISS WINE

En Marche

Faire un pas, c'est faire un choix



03.06.17 – 07.01.18

Le Pénitencier
Sion www.musees-valais.ch

